LES

VACANCES DU MARIAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Menus-Plaisirs,
le 12 février 1887.

DU MÊME AUTEUR :

* LA VEUVE CHAPUZOT, pièce en trois actes.

CLARVIN, PÈRE ET FILS, pièce en trois actes.

* LE CRIME, drame en cinq actes, en collaboration avec M. Bertol-Graivil.

* LES MARIS INQUIETS, vaudeville en trois actes.

* TROIS FEMMES POUR UN MARI, comédie-bouffe en trois actes, en collaboration avec M. Grenet-Dancourt.

* LA FLAMBOYANTE, comédie en trois actes, en collaboration avec MM. P. Ferrier et F. Cohen.

LE PRÉSOMPTIF, opérette en trois actes, en collaboration avec M. Alfred Hennequin.

LES TROIS DEVINS, opérette en trois actes, en collaboration avec M. Alfred Hennequin.

LE REMORDS D'ANATOLE, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Albert Millaud.

LA NUIT DU 16, vaudeville en trois actes, en collaboration avec MM. Théodore Henry et Jules Billault.

LES POTINS DE PARIS, revue de l'année 1885, en trois actes et sept tableaux, dont un prologue, en collaboration avec M. Pierre Decourcelle.

* LES GRIPPE-SOU, comédie en un acte.

LE BONHEUR CONJUGAL, comédie en trois actes.

L'HOMME DE PAILLE, comédie en trois actes.

NOTA : Toutes les pièces marquées du signe * ont été im primées.

LES

VACANCES DU MARIAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

ALBIN VALABRÈGUE & MAURICE HENNEQUIN

PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

PERSONNAGES

PAUL JOLIMONT, 25 ans.
POULSOM, 46 ans.
BALIGAN, 44 ans.
MAGLOIRE, 40 ans.
VAL-PLUCHET, 28 ans.
PIVOTEAU, 60 ans.
JUSTIN.
EDITH HARRISSON, 29 ans.
MADAME LOBARDET, 51 ans.
LOUISE, femme de Paul, 25 ans.
SOPHIE, 28 ans.

L'action, de nos jours.

Les trois actes se passent, à Royat, à l'Hôtel l'Europe.

LES

VACANCES DU MARIAGE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon de l'hôtel d'Europe à Royat. Quatre portes : une au fond, une à droite, deuxième plan. Au premier plan à droite, porte. A gauche, une porte. Bureau près de la porte de gauche. Table à droite, chaises, etc...

SCÈNE PREMIÈR

BALIGAN, MAGLOIRE, JUSTIN.

Au lever du rideau, Magloire, sa serviette à la main, est dans l'attitude du salut. Baligan entre en tenue de voyage, suivi de Justin qui porte la malle et la valise de Baligan. Entrée au fond.

BALIGAN.

Bonjour, Magloire.

MAGLOIRE.

M. Baligan !... Monsieur s'est bien porté depuis l'année dernière ?...

BALIGAN.

Mais oui... pas mal!...

MAGLOIRE.

Nous attendions monsieur.

BALIGAN.

S'amuse-t-on cette année?

MAGLOIRE.

La saison est très brillante!

BALIGAN.

D'abord, moi, je ne viens à Royat que pour m'amuser!

MAGLOIRE.

Monsieur n'est pas le seul!

BALIGAN.

Je vais au théâtre tous les soirs... après le théâtre... le bal...

MAGLOIRE.

Après le bal... le cercle...

BALIGAN.

C'est-à-dire la culotte... Après le cercle, il est trop tard pour aller se coucher... Je vais à la source... il faut bien se soigner... Après la source, le déjeuner.

MAGLOIRE.

Après le déjeuner, les excursions...

BALIGAN.

Le dîner.

MAGLOIRE.

Le théâtre.

BALIGAN.

Et ainsi de suite. On appelle ça une cure. Il faut être solide pour supporter cette cure-là!...

MAGLOIRE.

Heureusement que les eaux de Royat ne font pas de mal!...

BALIGAN.

Voyez-vous, Magloire, ce qui me sauve, c'est la vie de province. Je passe onze mois à Dijon pour me guérir de ma cure à Royat; c'est ce qui fait que je reviens chaque année, jusqu'à ce que je sois forcé de dételer.

MAGLOIRE.

Monsieur est encore jeune!

BALIGAN.

Quel âge me donnez-vous?

MAGLOIRE.

Sans apprêt vous devez avoir quarante-neuf ans.

BALIGAN.

Merci, Magloire, je n'en ai que quarante-quatre.

MAGLOIRE.

Ah! j'aurais cru davantage!

JUSTIN, qui est resté derrière, et qui trouve que la malle et la valise sont lourdes à porter.

Je suis là, monsieur Magloire!

MAGLOIRE.

Qu'est-ce que vous attendez?

JUSTIN.

J'attends de voir à quel numéro je dois mettre les bagages de monsieur.

MAGLOIRE.

Au 9, voyons!... M. Baligan a toujours le 9...

BALIGAN.

Pas au baccarat, malheureusement. (Justin sort par la droite, premier plan.) Avez-vous beaucoup de monde à l'hôtel d'Europe?

MAGLOIRE.

Beaucoup... comme toujours.

BALIGAN.

De jolies femmes?

MAGLOIRE.

Apparent rari nantes in gurgite vasto!

BALIGAN.

Qu'est-ce que ça veut dire?

MAGLOIRE.

Monsieur n'a donc pas passé son bachot?

BALIGAN.

Non, mon ami.

MAGLOIRE.

Je comprends. Monsieur n'a pas voulu faire comme tout le monde.

BALIGAN.

Je suis commerçant de naissance. Mon père s'est dit: s'il fait ses classes, il sera ambitieux, il voudra faire de la politique. S'il réussit, il troublera le pays; s'il ne réussit pas, il gâchera sa vie. Alors il m'a poussé dans mes études jusqu'à la sixième inclusivement. Et de sixième, au lieu de me faire descendre un étage, il m'en a fait descendre six, et il m'a installé au rez-de-chaussée de son magasin de drap. Je vends du drap. Ça ne se voit pas trop, n'est-ce pas?

MAGLOIRE, tâtant le drap.

Si... à votre costume. Mauvaise qualité...

BALIGAN.

Vous comprenez... Si je ne me fournissais pas chez moi... ça se saurait.

MAGLOIRE.

Pour en revenir à M. votre père, c'était un homme d'un grand bon sens... j'aurais été heureux de le connaître...

BALIGAN.

Il était d'une génération qui n'allait aux eaux que lorsqu'elle était malade...

MAGLOIRE.

En France, voyez-vous, monsieur, il y a trop de bacheliers... trop de redingotes.. et pas assez de blouses... la question sociale...

BALIGAN, l'interrompant.

Vous m'embêtez, Magloire!

MAGLOIRE.

Monsieur peut causer avec moi,... je suis un ancien notaire...

BALIGAN.

Vous!

MAGLOIRE.

Oui, monsieur, et je n'en rougis pas!...

BALIGAN.

Mais comment êtes-vous descendu?

MAGLOIRE.

De six étages!... Deux choses m'ont perdu : l'honnêteté et les femmes. Quand un notaire modeste aime les petites femmes, il ne peut pas rester honnête, et quand il veut rester honnête il ne doit pas aimer les petites femmes... Bref, j'ai mangé mon Étude. Je peux dire que l'étude m'a donné bien du plaisir... J'étais maître Magloire, je ne suis plus que maître d'hôtel : *sic transit gloria mundi!*

BALIGAN, à part.

Il finira maître d'études! (Haut.) Vous auriez pu prendre un état moins humble.

MAGLOIRE.

Maître d'hôtel... ça me change moins. J'ai toujours comme le notaire, l'habit, les favoris, et la serviette.

Il montre sa serviette.

SCÈNE II

LES MÊMES, EDITH.

EDITH, *entrée de gauche, deuxième plan.*

Magloire !

Magloire et Baligan se retournent.

MAGLOIRE.

Madame !

BALIGAN, *à part.*

Jolie femme !

EDITH.

L'indicateur des chemins de fer, je vous prie.

MAGLOIRE.

Madame nous quitte déjà ?

Il va au bureau.

EDITH.

Non, mais j'attends quelqu'un !

BALIGAN, *à part.*

Tant pis !

MAGLOIRE, *lui donnant l'indicateur.*

Voici l'indicateur, madame !

EDITH.

Merci !

Elle sort par où elle est entrée.

BALIGAN.

Comment s'appelle cette dame ?

MAGLOIRE.

Madame Harrisson !

BALIGAN.

Une étrangère!

MAGLOIRE.

Une veuve!

BALIGAN.

Ce n'est pas une nationalité!...

MAGLOIRE.

Une veuve américaine... Elle est tellement jolie qu'on comprend qu'elle soit veuve...

BALIGAN, naïvement.

Pourquoi?

MAGLOIRE, à part.

Provincial... va...

BALIGAN.

Quels sont les potins?... Quand une femme seule vient aux eaux... Il y a des potins... Tenez!

Il lui met cent sous dans la main.

MAGLOIRE, avec pitié.

Ah! cent sous; un ancien notaire...

BALIGAN, voulant reprendre les cent sous.

Excusez-moi!

MAGLOIRE.

C'est peu!

BALIGAN.

Voyons, quels sont les potins?

MAGLOIRE.

Monsieur m'excusera, mais j'ai gardé la discrétion du notaire.

BALIGAN.

Et les cent sous; je vais dans ma chambre. Au plaisir, Magloire. Il me tarde de revoir cette Américaine...

Il sort, premier plan droite.

MAGLOIRE, seul.

Jamais de ma vie, je n'ai été notaire, je n'ai été que clerc... Seulement js dis notaire, ça me fait un passé.

SCÈNE III

MAGLOIRE, PIVOTEAU.

PIVOTEAU.

Pardon ! mon ami !

MAGLOIRE.

Monsieur...

PIVOTEAU.

Pourrais-je parler au patron de l'hôtel ?

MAGLOIRE.

Il n'y est pas, monsieur.

PIVOTEAU.

Il est sorti ?

MAGLOIRE.

Il est à Aix-les-Bains.

PIVOTEAU.

Il est malade !

MAGLOIRE.

Non, monsieur, il tient un hôtel !...

PIVOTEAU.

Alors, qui donc tient celui-ci ?

MAGLOIRE.

Il y a un gérant...

PIVOTEAU.

Pourrais-je parler à M. le Gérant ?

MAGLOIRE.

Pas maintenant, il déjeune...

PIVOTEAU.

Il déjeune quand les voyageurs n'ont pas déjeuné! Alors nous mangeons ses restes?

MAGLOIRE.

Que désire, monsieur?

PIVOTEAU.

Je suis arrivé hier à onze heures... et l'on m'a donné une chambre inhabitable...

MAGLOIRE.

Alors... où avez-vous passé la nuit?

PIVOTEAU.

Dans ma chambre...

MAGLOIRE.

Elle n'est donc pas inhabitable?

PIVOTEAU.

Le lit est dur.

MAGLOIRE.

La vie aussi est dure... Et cependant nous vivons...

PIVOTEAU.

Enfin, oui ou non, pouvez-vous me donner une autre chambre?

MAGLOIRE.

Mais monsieur a demandé une chambre à trois francs.

PIVOTEAU.

Monsieur, à Montélimar où j'habite, il y à l'hôtel de Russie et de Sicile, le premier de la ville, des chambres à cinquante sous, et au premier étage, qui sont excellentes. Alors, j'ai pensé qu'en mettant trois francs...

MAGLOIRE.

Montélimar est-ce une ville d'eau ?

PIVOTEAU.

Quand il pleut seulement !

MAGLOIRE.

Bref... vous réclamez contre les chambres à trois francs ?

PIVOTEAU.

Oui, mon ami...

MAGLOIRE.

Il faut écrire au patron... Vous savez écrire, n'est-ce pas ?

PIVOTEAU, blessé.

Je suis notaire... Maître Pivoteau.

MAGLOIRE, à part.

Un collègue... (Tendant la main.) Je vous en prie...

PIVOTEAU, se fouillant et lui mettant cinquante centimes dans la main, à part, avec un soupir.

Toujours des pourboires !

MAGLOIRE, fièrement.

Pas ça ! Monsieur .... (Il lui rend la pièce.) Votre main?

PIVOTEAU, après un léger étonnement.

Très volontiers, monsieur, (A part, en lui serrant la main.) Il vaut mieux se mettre bien avec les domestiques.

MAGLOIRE.

Vous allez écrire une lettre, dans laquelle vous expliquerez vos griefs. Vous la jetterez dans la boîte des réclamations qui est dans le vestibule ! Pas besoin d'affranchir !

PIVOTEAU.

Bien !

MAGLOIRE.

On fait la levée tous les mois.

PIVOTEAU.

Tous les mois!

MAGLOIRE.

On l'a faite hier. On envoie les lettres au patron, il commande au gérant de faire une enquête...

PIVOTEAU.

Est-ce que vous croyez que je vais passer un an ici ?...

MAGLOIRE.

Cela m'est égal !

MAGLOIRE.

Ce n'est pas tout. Ce matin, j'ai demandé du café au lait... Il y a de la chicorée dans votre café !

MAGLOIRE.

Je le crois...

PIVOTEAU.

Et votre lait, d'où vient-il, votre lait?...

MAGLOIRE.

On le fait maintenant avec de la cervelle de veau...

PIVOTEAU.

De la cervelle de veau!...

MAGLOIRE.

Oui, monsieur, c'est le progrès. Autrefois c'étaient les vaches qui faisaient le lait. Aujourd'hui ce sont les veaux. C'est à peu près comme si les hommes devenaient mères.

SCÈNE IV

MAGLOIRE, PIVOTEAU, VAL-PLUCHET,
SOPHIE.

VAL-PLUCHET, il a des bagages.

Votre meilleure chambre !

SOPHIE.

Bien, monsieur.

PIVOTEAU, à part.

C'est beau, la fortune !...

SOPHIE.

Ah ! monsieur Pivoteau, monsieur le gérant m'a dit de vous offrir le 88, seulement, c'est cinq francs par jour...

PIVOTEAU.

N'y aurait-il pas moyen de l'avoir à quatre francs ?...

SOPHIE.

Impossible !

VAL-PLUCHET.

Si ça peut faire plaisir à monsieur, je mettrai vingt sous...

PIVOTEAU.

Monsieur, is notaire !

VAL-PLUCHET.

Ça se voit, monsieur !

PIVOTEAU.

A la bonne heure ! (A part.) Je paierai cinq francs et je resterai quelques jours de moins.

Il sort au fond.

VAL-PLUCHET, à Magloire.

Des notaires ici? Votre hôtel est mal fréquenté.

MAGLOIRE, s'avançant.

Un hôtel est l'image de la vie!... Il y a un peu de tout...

VAL-PLUCHET.

Merci, mon ami!

MAGLOIRE.

Monsieur veut-il avoir la complaisance de dire son nom?

VAL-PLUCHET.

Gabriel Val-Pluchet de la maison Val-Pluchet Traversac et Cie, huiles et pétroles.

SOPHIE.

Si monsieur veut me suivre...

VAL-PLUCHET.

Volontiers, mademoiselle.

SOPHIE.

Madame...

VAL-PLUCHET.

Tant mieux pour lui.

Sortie à droite, deuxième plan. — Paul entre à gauche.

SCÈNE V

PAUL, MAGLOIRE, Paul entre de gauche, il est très élégant.

PAUL.

Magloire!...

MAGLOIRE.

Monsieur Jolimont!... Comment monsieur se sent-il ce matin?

PAUL, de mauvaise humeur.

Est-ce que j'ai l'air d'être malade?

MAGLOIRE.

Je n'ai pas voulu froisser, monsieur; je ne suis pas malade non plus, et si monsieur me demandait de mes nouvelles, je ne me fâcherais pas.

PAUL.

A-t-on retenu les deux mails-coachs pour onze heures?

MAGLOIRE.

Oui, monsieur.

PAUL.

Le déjeuner froid sera prêt?

MAGLOIRE.

Il refroidit.

PAUL.

Pour huit personnes, n'est-ce pas?

MAGLOIRE.

Parfaitement.

PAUL.

Vous allez me commander un superbe bouquet...

MAGLOIRE, à part.

Pour l'Américaine!... (Haut.) Quel prix monsieur veut-il y mettre?...

PAUL.

Je veux ce qu'il y a de mieux!

MAGLOIRE.

Ce qu'il y a de mieux à quel prix?

PAUL.

Le prix m'est égal !

MAGLOIRE, à part.

Faut-il qu'il soit amoureux ?

PAUL.

Informez-vous si l'on n'a pas apporté du chemin de fer, une caisse à mon adresse venant de chez Ruggieri.

MAGLOIRE.

Je vais m'en informer. C'est tout ?

PAUL.

C'est tout.

MAGLOIRE, à part.

Un feu d'artifice, faut-il qu'il en pince !

SCÈNE VI

PAUL, BALIGAN.

Baligan entre par la droite, deuxième plan. Il a changé de costume et doit avoir un costume nouveau chaque fois qu'il entre en scène. L'acteur devra choisir des costumes qui ne soient pas dans la même nuance et de la même coupe, de façon à ce que le changement frappe le public.

BALIGAN.

Hé ! c'est Jolimont !

PAUL.

Baligan ! (Chaude poignée de mains.) Comment allez-vous depuis l'année dernière ?

Magloire sort.

BALIGAN.

Admirablement!

PAUL.

Rien de nouveau à Dijon ?

BALIGAN.

Rien de nouveau. Toujours beaucoup de moutarde. Et vous, à Nantes ?

PAUL.

Toujours beaucoup de pastilles! (A Baligan qui ne comprend pas.) Eh bien! oui, les pastilles de menthe!

BALIGAN.

Farceur!

PAUL.

Vous venez d'arriver?

BALIGAN.

Il y a une heure... Quels sont les potins?

PAUL.

Je ne m'en occupe pas... Je n'ai pas le temps, je suis amoureux fou!...

BALIGAN.

Depuis huit ans que je vous rencontre à Royat, vous êtes amoureux fou, toutes les années, à la même époque, mais jamais de la même femme... Ah! vous, par exemple, je vous conseille de ne jamais vous marier!

PAUL, à part.

Il tombe bien! (Haut.) Je vous le conseille aussi... pas pour la même raison...

BALIGAN.

Pourquoi... j'ai gardé une femme cinq ans!

PAUL.

Tout seul !

BALIGAN.

Presque... Vous le savez bien... Fernande... C'est la première année que je viens sans elle...

PAUL.

Vous l'avez quittée ?

BALIGAN.

Ah ! oui... par exemple !

PAUL.

Pourquoi cela ?

BALIGAN.

Je puis bien vous le dire maintenant !... Elle faisait la cour à tous mes amis !

PAUL.

C'est trop !

BALIGAN.

La première fois que je l'ai pincée, je n'ai rien dit, j'ai fait la bête...

PAUL.

Je m'en rapporte à vous.

BALIGAN.

La deuxième fois...

PAUL.

Vous avez fait comme la première... (Un temps.) vous n'avez rien dit...

BALIGAN.

Non. J'ai fait quelques timides observations. La troisième fois, j'ai dit : Ah bien ! flûte, en voilà assez !

PAUL.

Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

BALIGAN.

Et moi qui restais avec vous par humanité ! m'a-t-elle répondu.

PAUL.

Elle avait le mot pour rire !...

BALIGAN.

Oh ! pour ça oui...

PAUL.

Elle avait travesti à son usage la fameuse phrase de François Ier, et elle avait pris pour devise : rien n'est perdu fors l'honneur !

BALIGAN.

C'est vrai !

PAUL.

Qu'est-elle devenue ?

BALIGAN.

Ah ! elle a de l'argent !

PAUL.

Elle gagnait tant à être connue !

BALIGAN.

Vous savez qu'à Paris, elle tient le haut du pavé !

PAUL.

Le haut du pavé, c'est le trottoir !

BALIGAN.

Tenez ! je parie qu'elle a essayé de vous séduire ?

PAUL.

Oh ! moi ! les femmes des amis c'est sacré ! Il faut qu'elles insistent bien pour que je succombe... et, encore, c'est par convenance !

BALIGAN.

C'est qu'elle insistait !

PAUL.

Je le sais, mais c'est justement ce qui ne me plaît pas... En amour, j'aime surtout quand c'est moi qui insiste...

BALIGAN.

Je vous comprends... Ne me parlez plus de Fernande. Elle m'a rendu trop ridicule.

PAUL, à part.

Il avait pris les devants.

BALIGAN.

Je viens de voir tout à l'heure la plus adorable des femmes.

PAUL.

Si cette femme n'est pas madame Harrisson, je vous donnerai un démenti.

BALIGAN.

Mais c'est elle!... Vous la connaissez?

PAUL.

Presque!

BALIGAN

Vous me présenterez!

PAUL.

Oui, Baligan, je la connais et je vous présenterai.

BALIGAN.

Ah! merci!... Merci, cher ami... Ce qu'elle me plaît! Puis, s'il faut vous l'avouer, je n'ai jamais eu d'Américaine.

PAUL.

Voilà qui est fort regrettable. A quoi sert que Christophe Colomb ait découvert l'Amérique?

BALIGAN.

Chut!... La voici.

SCÈNE VII

LES MÊMES, EDITH.

EDITH, entrée de gauche, à Paul.

Bonjour, vous!

PAUL.

Madame!

Il lui embrasse la main.

BALIGAN, à part.

Oh! il est familier!

PAUL.

Voulez-vous me permettre de vous présenter M. Baligan de Dijon... (Côte-d'Or.) Cour d'appel, évêché, faculté de sciences, de lettres et de droit, ancienne capitale de la Bourgogne... En ce temps-là, la Bourgogne était heureuse!...

EDITH, lui tendant la main.

Monsieur, je suis charmée de faire votre connaissance...

Baligan veut lui embrasser la main, elle la retire et Baligan embrasse la sienne.

BALIGAN.

Tout le plaisir est pour moi, madame.

EDITH.

Il suffit de m'être présenté par M. Jolimont pour être de mes meilleurs amis.

BALIGAN.

Madame!

EDITH.

Serez-vous des nôtres aujourd'hui, monsieur Baligan?

BALIGAN.

Mais aujourd'hui... demain... toujours.

EDITH, finement.

Nous n'en demandons pas autant.

PAUL.

Nous allons tout à l'heure faire une excursion à Bois-Séjour!

EDITH, à Baligan.

Vous acceptez ?

BALIGAN.

Si j'accepte !... A quelle heure le départ ?

PAUL.

Dans une heure.

BALIGAN.

Très bien ! Je vais mettre mon costume d'excursions, Madame ! A tout à l'heure, Jolimont.

PAUL.

Oui, Baligan !

BALIGAN, à part.

Elle est bien mieux que Fernande.

Il sort par la droite, premier plan.

SCÈNE VIII

PAUL, EDITH.

PAUL.

Ça fait que nous serons neuf ?

EDITH.

Dix!

PAUL.

Vous avez encore invité quelqu'un?

EDITH.

Oui.

PAUL.

En avez-vous invité du monde pour cette excursion que j'aurais été si heureux de faire avec vous?...

EDITH.

Vous la faites avec moi!

PAUL.

J'entends seul avec vous...

ÉDITH.

Vous êtes fou!... pour me compromettre...

PAUL.

N'êtes-vous pas Américaine?

ÉDITH.

Si... mais je ne suis pas une jeune fille...

PAUL.

Vous êtes veuve, c'est la même chose!...

ÉDITH.

Pas tout à fait.

PAUL.

Une veuve à votre âge, c'est une jeune fille qui recommence...

ÉDITH.

Sont-ils galants, ces Français!

Elle s'assied.

PAUL, derriere elle.

Je vous aime! je vous aime! je vous aime!...

Le premier: je vous aime le plus fort, le dernier, le plus faible.

ÉDITH.

Vous ne me connaissez que depuis quinze jours...

PAUL.

Dans ces quinze jours, j'ai pu apprécier ce qu'il y avait en vous de charme exquis et de bonté pénétrante. Chaque jour, je vous ai trouvée plus belle, plus spirituelle, plus adorable que la veille...

Il l'embrasse.

ÉDITH, se levant.

Schoking !

PAUL.

C'est du flirt.

ÉDITH, se rasseyant.

Yes!... Vous me compromettez ! J'ai commis l'imprudence d'accepter votre bras, on a jasé... On a fait des potins comme vous dites... Enfin, hier, en passant devant un groupe dans le parc, j'ai entendu une dame dire à une autre : C'est madame Harrisson, la maîtresse de M. Jolimont. Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

PAUL.

Je ne le sais que trop !

ÉDITH.

Voilà pourquoi j'ai tenu à ce que nous fussions très nombreux dans cette excursion d'aujourd'hui !

PAUL.

Si l'on faisait attention à tous ces bavardages.

ÉDITH.

Oh ! je n'en suis pas trop émue... Car vos intentions sont loyales, n'est-ce pas ?... Vous m'estimez ?...

PAUL.

Autant que je vous aime... Ce qui n'est pas peu dire.

ÉDITH.

Vous m'aimerez toujours ?

PAUL.

Toujours !

ÉDITH.

Je vous crois et je suis heureuse de ce que vous me dites là, d'autant plus que vous allez pouvoir me le prouver aujourd'hui même...

PAUL, qui se méprend sur ses paroles, avec joie. — A part.

Que dit-elle ?

ÉDITH.

Mon oncle va arriver tout à l'heure.

PAUL.

Vous avez un oncle ?

ÉDITH.

J'en ai deux, mais rassurez-vous, il n'en arrive qu'un.

PAUL.

Je serai ravi de faire sa connaissance.

ÉDITH.

Vous verrez, c'est un excellent homme !

PAUL, à part.

Quelque vieux quaker.

[Prononcez Quakre.]

ÉDITH.

Je lui ai écrit que vous m'aimiez.

PAUL.

A votre oncle !

ÉDITH.

C'est mon second père !

PAUL.

Raison de plus !

ÉDITH, se méprenant sur le ton.

Oui ! raison de plus; il a pris des renseignements

sur vous, sur votre moralité. Excellente ! sur votre fortune : Excellente ! Vous êtes banquier, c'est-à-dire riche ! très riche !

PAUL.

A votre place, je n'aurais pas écrit à mon oncle.

ÉDITH.

Je ne fais rien sans le consulter !

PAUL, à part.

Singulière idée !

SCÈNE IX

Les Mêmes, POULSOM, JUSTIN, puis BALIGAN.

Poulsom a le type américain. — Entrée du fond suivi de Justin qui porte une valise et un carton à chapeau.

MAGLOIRE.

Tenez, Monsieur, voici madame Harrisson.

ÉDITH, se retournant.

Mon oncle !

Elle lui saute au cou.

POULSOM.

Chère Édith !

ÉDITH.

Permettez-moi de vous présenter M. Paul Jolimont.

POULSOM.

Monsieur ! je suis enchanté de faire votre connaissance.

ÉDITH.

Mon oncle, mon second père! C'est lui qui m'a élevée.

POULSOM.

Oui, à San-Francisco! Vous pouvez écrire à San-Francisco, et demander des renseignements sur Frédéric Poulsom. On vous répondra que Frédéric Poulsom est un Américain hardi et tenace qui est arrivé à New-York pieds nus, oui, monsieur, pieds nus! A Paris encore, on arrive en sabots! J'ai fait des tramways, j'ai exploité des mines, des usines et des manufactures, j'ai spéculé sur les terrains, j'ai fondé des compagnies de chemin de fer, j'ai ouvert des maisons de banque, et je les ai fermées. J'ai été à la tête de quinze sociétés par actions et de dix sans actions. (A part.) On ne les avait pas prises. (Haut.) J'ai creusé des canaux, creusé des halles, lancé des navires à vapeur.

PAUL, à part.

Bref, toutes les carrières d'Amérique.

POULSOM.

Enfin j'ai inventé le phonographe moralisateur.

PAUL.

Le phonographe moralisateur?

POULSOM.

Oui, monsieur, c'est un phonographe mécanique à l'usage des femmes, un phonographe qui prêche... Il tient des discours éloquents sur la vertu écrits par nos meilleurs pasteurs. Qu'est-ce qui fait succomber les femmes? C'est qu'elles ne reçoivent pas de bons conseils. Tous les matins avant de sortir, le mari monte la mécanique, et voilà le phonographe qui crie : Femmes, ne succombez pas à la tentation! etc., etc. Le phonographe tournait très bien, et la femme ne tournait pas mal, je vendais ça vingt dollars. Malheureusement, il y a eu la concurrence. Un Français, installé à

New-York a mis dans le commerce le phonographe tentateur à musique qui chantait : « Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde! il nous faut de l'amour, nous voulons de l'amour! » Les femmes n'ont plus voulu que celui-là !

PAUL.

Vous devez être très riche après tant d'affaires !

POULSOM.

Il y en a eu de bonnes, il y en a eu de mauvaises, et les mauvaises ont mangé ce qu'avaient rapporté les bonnes. En ce moment, je sors d'une mauvaise, mais je vais rentrer dans une bonne. Je vais fonder aux États-Unis la compagnie d'assurances contre les caissiers; moyennant une prime, je garantis la fidélité des caissiers. Maintenant, monsieur, que vous me connaissez, permettez-moi de vous dire que j'approuve en tous points le choix de ma nièce.

PAUL, à part.

C'est un oncle facile... il bénit les unions libres.

POULSOM.

Ma nièce sera heureuse avec vous, j'en suis convaincu. (Lui frappant sur l'épaule.) A quand la noce ?

PAUL, à part.

Que dit-il ?

POULSOM.

Vous serez heureux en ménage, je vous en réponds! Édith a toutes les qualités et quelques autres encore.

ÉDITH.

Savez-vous ce qui me fait le plus de plaisir dans ce mariage-là, mon cher Paul, c'est que vous me rendez presque l'honneur.

POULSOM.

Que dis-tu, Édith? Tu me fais frémir !

ÉDITH.

J'ai dit presque, mon oncle.

POULSOM.

C'est encore trop.

ÉDITH.

M. Jolimont a été très compromettant.

PAUL.

Vous exagérez.

ÉDITH.

Très compromettant, je peux bien le dire à présent. Avant-hier, dans le jardin de l'hôtel, à onze heures du soir, je me promenais pensive, demandant au ciel et à la nuit : M'aime-t-il ? Et le ciel me répondait : Yès! Et la nuit me répondait : Peut-être.

POULSOM.

C'est le ciel qui avait raison!

ÉDITH.

Quand je rentrai dans ma chambre, je trouvai M. Jolimont!

POULSOM.

Dans ta chambre, à onze heures du soir ?

ÉDITH.

Je le priai de sortir!

PAUL.

Et je sortis.

ÉDITH.

Oui, mais, pas sans être vu.

PAUL.

Oh! par un garçon!

ÉDITH.

C'en est assez pour être la risée de tous les domestiques.

PAUL.

Je lui ai donné cinq louis.

POULSOM.

A qui, monsieur ?

PAUL.

Au garçon, parbleu !

POULSOM.

Le remède était pire que le mal; c'était souligner votre faute en achetant le silence de ce mercenaire !

ÉDITH.

Enfin pour tout le monde ici, je passe pour votre...

POULSOM.

N'achève pas...

ÉDITH.

Où est le mal puisqu'il m'épouse ?

POULSOM.

Tu as raison, mais tu as été imprudente.

ÉDITH.

La faiblesse du cœur, mon oncle.

POULSOM.

Tu as oublié ton phonographe à Paris. (Édith dit oui de la tête.) Malheureuse enfant ! Il faut annoncer ce mariage dans tout Royat... Qu'on sache bien que c'est à un fiancé que tu as donné le bras.

ÉDITH.

La main est comprise dans le bras, mon oncle.

POULSOM.

C'est égal, ma chère Édith, si tu n'avais pas eu affaire

à un honnête homme, tout le sang de monsieur pourrait seul payer cette atteinte à ta considération.

PAUL, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ce Peau-Rouge ?

POULSOM.

Voyez-vous, monsieur, cette enfant est toute ma famille, toute ma joie ! Vingt insensés ont payé de leur vie un regard téméraire.

EDITH.

C'est vrai pourtant que tu as risqué vingt fois ta vie pour moi !

POULSOM.

Et je suis prêt à la risquer vingt fois encore !

PAUL.

C'est un trappeur de l'Arkansas ?

POULSOM, *à Paul.*

Mais, rassurez-vous, je connais le pistolet. Je mets une pièce de quarante sous entre le pouce et l'index d'un nègre, il se place à vingt pas, je tire et je ne touche pas le nègre ! (*A part.*) Ni la pièce non plus.

PAUL.

Je suis dans de jolis draps !

SCÈNE X

LES MÊMES, BALIGAN.

BALIGAN.

Me voilà prêt. (*A part.*) Tiens un Yankee.

EDITH.

M. Baligan le meilleur ami de Jolimont. Mon oncle M. Poulsom.

POULSOM.

Monsieur !

BALIGAN.

Monsieur !

POULSOM.

Monsieur, en Amérique, comme en France, les meilleurs amis de nos meilleurs amis, sont nos meilleurs ennemis. (Se reprenant.) Pardon, amis.

EDITH.

Mon oncle, je vous ai retenu une chambre, et vous devez avoir besoin de réparer les désordres de la route.

POULSOM.

Et même aussi ceux de mon estomac !

EDITH.

Au revoir, Paul !

PAUL, tristement.

Au revoir, Edith !

EDITH.

Toujours !

PAUL.

Toujours ! (A part.) Ah ! non par exemple !

POULSOM, à Baligan.

Monsieur !

BALIGAN.

Monsieur !

Poignée de main.

POULSOM.

Au revoir, mon neveu !

Sortie à gauche.

SCÈNE XI

PAUL, BALIGAN.

BALIGAN, à part.

Comment son neveu ! (A Paul, très absorbé.) C'est votre oncle ?

PAUL.

Oui, à la mode d'Amérique.

BALIGAN.

Je connais la mode de Bretagne, mais je ne connais pas la mode d'Amérique.

PAUL.

Savez-vous ce qui m'arrive, Baligan?

BALIGAN.

Non, Jolimont ?

PAUL.

Je me suis fourré dans le plus épouvantable guêpier !

BALIGAN.

Vous ? Ça m'étonne...

PAUL.

Savez-vous pourquoi cet Américain vient d'arriver à Royat, c'est pour m'appeler son neveu

BALIGAN.

Si vous l'êtes !

PAUL.

Et savez-vous pourquoi je le suis ? c'est parce qu'il vient de m'accorder la main de sa nièce.

BALIGAN.

Veinard !

PAUL.

Oui, mais voilà le chiendent, je suis déjà marié.

BALIGAN.

Ah bah ! Ah ! cachottier que vous êtes. Comment... voilà plusieurs années que nous nous rencontrons à Royat, nous menons une vie de patachon, de polichinelle, si vous préférez...

PAUL.

Au point où j'en suis, je n'ai pas de préférence !

BALIGAN.

Et vous ne m'aviez pas dit que vous étiez marié !

PAUL.

Ça m'aurait gêné pour m'amuser avec vous. J'adore ma femme !

BALIGAN.

On ne le dirait pas à vous voir manœuvrer ici.

PAUL.

Je l'adore pendant onze mois, et le douzième je reprends ma vie de garçon.

BALIGAN.

C'est ce que j'appellerai le bonheur en partie double, le bonheur extra-conjugal.

PAUL.

Moi j'appelle ça les vacances du mariage! Voyons, sapristi !... un mois par an, ce n'est pas trop !

BALIGAN.

Non !

PAUL.

Pascal... avez-vous entendu parler de Pascal ?...

BALIGAN.

Nous avons un Pascal, marchand de vins à Dijon.

PAUL.

Ce n'est pas celui-là... Pascal a dit : L'homme n'est ni ange, ni bête, et qui veut faire l'ange fait la bête.

BALIGAN.

Chez les femmes, c'est tout ange... ou tout bête...

PAUL.

Il y a donc en nous de l'ange et de la bête. Je fais l'ange pendant onze mois, et j'accorde un mois à la bête... un douzième provisoire.

BALIGAN.

Moi je lui accorde toute l'année!

PAUL.

Tromper sa femme, n'empêche pas de l'aimer, au contraire!

BALIGAN.

Au contraire!

PAUL.

Oui... vous ne pouvez pas vous figurer à quel point je suis heureux quand je revois ma femme après un mois de séparation. C'est chaque année, une nouvelle lune de miel qui recommence pour nous! On est tellement heureux de revoir sa femme, qu'il faudrait la quitter rien que pour avoir ce plaisir.

BALIGAN.

Le contraste, n'est-ce pas?

PAUL.

Vous me comprendriez si vous étiez observateur.

BALIGAN.

Je crois l'être!... Rien ne m'échappe à Dijon.

PAUL.

Depuis huit ans que je suis marié, je suis le plus heureux des hommes entre ma femme et ma belle-mère. car ma belle-mère a pour moi l'affection la plus grande et la plus intelligente.

BALIGAN.

Ça, mon ami, c'est rare.

PAUL.

Pas aussi rare que vous le croyez. Les auteurs dramatiques ont déconsidéré les belles-mères ; eh bien! a mienne m'aimait longtemps avant mon mariage.

BALIGAN.

C'est plus fort !

PAUL.

C'est bien simple ! J'ai épousé ma cousine, et après mon mariage, ma belle-mère a voulu que je continue à l'appeler ma tante. Elle prétend que belle-mère, c'est presque une insulte avec les préjugés du jour. Ma belle-mère qui m'aimait comme un neveu, m'aime à présent comme un fils. C'est la nymphe Egérie de mon ménage !

BALIGAN.

Une nymphe âgée !

PAUL.

Cinquante et un ans. Ma femme est bonne, aimante et dévouée ; elle est jalouse comme toutes les femmes aimantes. Elle ne veut pas comprendre que lorsqu'un homme trompe sa femme, ce n'est pas la même chose que lorsqu'une femme trompe son mari.

BALIGAN.

Pour comprendre cela... il faudrait que les femmes fussent des hommes... Et si les femmes étaient des hommes, il n'y aurait pas de femmes, ce qui serait bien embêtant.

PAUL.

Croyez-moi, Baligan, l'homme est polygame. Voyez l'histoire depuis les Hébreux jusqu'aux Turcs.

BALIGAN.

Je suis également polygame, mais moi, pas marié !

PAUL.

Et maintenant que vous savez tout, qu'est-ce que je

vais faire entre cette Américaine qui prétend que je l'a compromise, et son oncle qui me paraît disposé à soutenir ses prétentions ?

BALIGAN.

Vous allez décamper!

PAUL.

Vous l'avez dit Baligan! Je vais faire ma malle.

BALIGAN.

Bon voyage ! Ah ! tout n'est pas rose dans le mois des vacances !

PAUL.

C'est la première fois que cela m'arrive!

Il sort, à gauche.

BALIGAN.

Il part, l'Américaine est libre! Hip ! hip! hourrah !

Il sort par la droite.

SCÈNE XII

MAGLOIRE, puis MADAME LOBARDET et LOUISE.

Magloire entre sur la dernière réplique de Baligan, précédant les deux dames.

MAGLOIRE.

Par ici, mesdames!

MADAME LOBARDET.

C'est bien ici l'hôtel de l'Europe où est descendu M. Jolimont ?

MAGLOIRE.

Oui, madame, M. Jolimont est un de nos meilleurs clients.

LOUISE.

Comment se porte-t-il.

MAGLOIRE.

Mais, à merveille, madame.

LOUISE, à madame Lobardet.

Il va mieux, quel bonheur!

MAGLOIRE, prenant son carnet et s'apprêtant à écrire, à madame Lobardet.

Si ces dames veulent bien me donner leurs noms?...

MADAME LOBARDET.

Madame Lobardet et madame Jolimont!

Elle désigne Louise.

MAGLOIRE, étonné, écrivant.

Madame Jolimont?

MADAME LOBARDET.

Eh! oui!... La femme de M. Paul Jolimont!

LOUISE, à Magloire.

Pourriez-vous me dire où est mon mari?

MAGLOIRE.

Il doit être dans le parc!

LOUISE, s'adressant à madame Lobardet.

Oh! viens vite! Maman!

MADAME LOBARDET.

Mais occupons-nous d'abord des chambres!

LOUISE, entraînant madame Lobardet.

Tout à l'heure!... Paul va être si content de nous revoir!

MADAME LOBARDET, remontant.

Enfant que tu es!... (A Magloire.) Occupez-vous des bagages, je vous prie!

MAGLOIRE.

Bien, madame!...

MADAME LOBARDET, sortant avec Lou

Il faut toujours faire toutes tes volontés !...

Elles sortent par le fond.

MAGLOIRE, seul.

Elle est fort gentille, madame Jolimont!... Ah! si elle se doutait que son mari!...

Il sort par le fond.

SCÈNE XIII

BALIGAN, puis EDITH, puis POULSOM.

Edith est habillée pour sortir.

BALIGAN, entrant par la droite sur la dernière réplique de Magloire.

Ah! ça!... où est donc madame Harrisson?

Apercevant Edith qui entre par la porte de gauche.

BALIGAN.

Oh! c'est elle!

EDITH.

Mon oncle n'est pas là?...

BALIGAN, avec une tendresse comique.

Non, madame, il n'est pas là monsieur votre oncle!

EDITH.

Et M. Paul?...

BALIGAN.

M. Paul!...

EDITH.

M. Jolimont!

BALIGAN.

Ah! Il s'appelle Paul... Je ne le savais pas!...

EDITH.

Mais moi, je le savais...

BALIGAN, soupirant.

Ah! madame! qu'un homme est heureux quand une femme comme vous sait qu'il s'appelle Paul! Moi, je m'appelle Polycarpe!

EDITH, souriant.

Eh bien, vous voilà heureux, je sais que vous vous appelez Polycarpe!

BALIGAN.

Comme vous êtes belle, madame!

EDITH.

Vous trouvez?

BALIGAN.

Il y a longtemps que je viens à Royat, mais je n'ai jamais rencontré de femme plus séduisante et plus capiteuse à la fois!...

EDITH.

Capiteuse!... Qu'est-ce que ça veut dire?...

BALIGAN.

Qui porte à la tête!

EDITH.

Je croyais que, chez vous, c'étaient les maris qui portaient à la tête!...

BALIGAN.

Vous êtes parisienne jusqu'au bout des ongles!...

EDITH.

Oh! je porte les ongles si courts!...

BALIGAN.

Comme vous êtes belle!...

Il veut lui prendre la main.

EDITH.

Vous oubliez que je vais épouser M. Jolimont.

BALIGAN.

Auprès de vous on oublie tout!

EDITH.

Alors je vous excuse d'oublier, depuis que nous causons, que M. Jolimont vous a présenté à moi comme son ami.

BALIGAN, a part.

Aïe!... trop tôt! (Haut.) Mon Dieu, madame!

EDITH, souriant.

Mais je veux faire comme vous et j'oublie tout!...

Elle lui donne sa main à embrasser.

BALIGAN, embrassant la main, à part.

Touché! Premier jalon. (Après avoir embrassé la main, haut.) Vous êtes aussi bonne que belle!

POULSOM, entre.

Edith!

BALIGAN, à part.

Ah! l'oncle!...

Il s'éloigne d'Edith.

POULSOM.

Où est passé Jolimont?

BALIGAN.

Il était ici il n'y a qu'un moment!

POULSOM.

Je vais voir s'il est chez lui!

BALIGAN.

Ne vous dérangez pas... j'y vais moi-même... (A part.) Il est en train de faire sa malle.

POULSOM.

Dites-lui que nous l'attendons!

BALIGAN, saluant.

Madame!

Il sort, premier plan à gauche.

SCÈNE XIV

POULSOM, EDITH.

POULSOM.

Il est complaisant ce monsieur... Dis-moi, ton Joli-mont ne m'a pas paru enthousiasmé tout à l'heure.

EDITH.

Il est cependant très amoureux.

POULSOM.

En es-tu sûre, Edith!

EDITH.

Yès.

POULSOM

Tu sais qu'en France, ce n'est pas comme en Amérique et qu'après une rupture on n'a pas droit à des dommages-intérêts.

EDITH.

Oui ! je sais.

POULSOM.

Dans ce pays, ils ont une législation qui défend bien peu les femmes !

EDITH.

Mais, mon oncle, ils ont raison.

POULSOM.

Comment cela ?

EDITH.

Les femmes sont bien assez fortes pour se défendre toutes seules !

POULSOM.

Quand je pense qu'en Amérique, tu t'es fait quinze mille livres de rentes avec tes mariages manqués !... (*A part.*) Elle a fait une tournée!... (*Haut.*) C'est comme ça que tu es veuve ! Tu es veuve de douze fiancés, onze en retard et un en avance... Ça lui a coûté plus cher à celui-là !

EDITH.

Tout est bien, qui finit bien, comme dit Shakespeare.

POULSOM.

Et toi, Edith, l'aimes-tu ce Jolimon?

EDITH.

Si je l'aimais, est-ce que je voudrais l'épouser?...

POULSOM.

A la bonne heure ! quelle éducation ! Il t'épousera et il te rendra heureuse, ou il aura affaire à moi.

EDITH

Ainsi soit-il, mon oncle!

SCÈNE XV

LES MÊMES, VAL-PLUCHET.

VAL-PLUCHET.

Monsieur Poulsom!

POULSOM.

M. Val-Pluchet! Vous ici! Comment allez-vous, cher ami?

VAL-PLUCHET.

Pas mal!

POULSOM.

Ma chère Edith, je te présente M. Val-Pluchet de la maison Val-Pluchet Traversac et compagnie, huiles et pétroles, avec laquelle j'ai été en relations d'affaires.

VAL-PLUCHET.

Madame !

POULSOM.

Ma nièce, madame Harrisson, va épouser M. Paul Jolimont.

VAL-PLUCHET.

Je n'ai pas l'honneur...

POULSOM.

Ça n'y fait rien. Vous pouvez le dire à tout le monde.

VAL-PLUCHET.

Je ne connais personne ici.

POULSOM.

N'importe, annoncez ce mariage, cela me fera plaisir.

EDITH.

Monsieur, charmée d'avoir fait votre connaissance.

VAL-PLUCHET.

Madame!

BALIGAN, entrant.

Je vous fais fuir, madame !

EDITH.

Je vais mettre mon chapeau, car nous allons partir dans une demi-heure.

Elle sort.

BALIGAN.

Je suis prêt !

SCÈNE XVI

VAL-PLUCHET, POULSOM, BALIGAN, puis PIVOTEAU, puis MAGLOIRE.

VAL-PLUCHET, allant à Baligan.

Vous savez que madame Harrisson va épouser M. Paul Jolimont ?

BALIGAN.

Je ne vous dis pas le contraire. A qui ai-je l'honneur de parler ?

VAL-PLUCHET.

Gabriel Val-Pluchet de la maison Val-Pluchet Traversac et Cie, huiles et pétroles.

Pivoteau entre.

POULSOM, même jeu.

Vous savez que madame Harrisson va épouser M. Paul Jolimont ?

PIVOTEAU.

Connais pas, monsieur.

POULSOM.

Ça n'y fait rien, il faut le dire à tout le monde.

VAL-PLUCHET.

Moi je veux bien.

Magloire entre.

PIVOTEAU, à Magloire.

Vous savez que madame Harrisson va épouser M Paul Jolimont ?

MAGLOIRE, ahuri.

Hein !

PIVOTEAU.

Il faut le dire à tout le monde!

MAGLOIRE, à Justin paraissant au fond.

Ah! Justin! Vous savez que madame Harrisson...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un vestibule d'hôtel. — A gauche, le bureau vitré avec un guichet sur la scène et deux portes. -- Une, sur la scène, face au public, et l'autre ne donnant pas sur la scène. — A droite, premier plan, porte. A droite, deuxième plan, escalier. — Au fond, large porte vitrée donnant sur le jardin. A gauche, deuxième plan, porte à la suite du bureau vitré et ouverture au premier plan qui est le commencement du corridor conduisant au dehors. — Grand tableau de sonnerie électrique et casier pour lettres, entre la porte et l'escalier de droite. Des deux côtés de la porte vitrée, au fond, des affiches du Casino, du chemin de fer, et autres affiches qu'on rencontre habituellement dans tous les hôtels. — Des deux côtés de la porte vitrée, deux bancs élégants. — A droite, fauteuil. — Entre la porte et l'escalier, siège. — A droite, premier plan, petite table, et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

PIVOTEAU, SOPHIE.

PIVOTEAU, venant du jardin, et allant au guichet.

Pardon, madame.

SOPHIE.

Monsieur désire ?

PIVOTEAU.

Voulez-vous sortir, je vous prie !...

SOPHIE, venant en scène

Voilà, monsieur !

PIVOTEAU.

Madame, j'ai à me plaindre.

SOPHIE.

Encore...

PIVOTEAU.

Il me manque un mouchoir !...

SOPHIE.

La preuve !

PIVOTEAU.

Comment, la preuve ?.. Je suis officier ministériel. Madame, je prêterai le serment s'il le faut. Quand je suis parti de chez moi, Aglaure, c'est madame Pivoteau, a mis dans une malle douze chemises, six gilets de flanelle, trois caleçons, je porte des caleçons à cause de mes rhumatismes, et enfin quinze mouchoirs... il m'en manque un...

SOPHIE.

Si monsieur veut le mien ?

PIVOTEAU.

Non. Il n'est pas marqué à mon chiffre !

SOPHIE.

Que monsieur fasse une réclamation, la maison paiera le mouchoir de monsieur. Vous allez écrire une lettre dans laquelle vous expliquerez vos griefs, vous la jetterez dans la boîte des réclamations.

PIVOTEAU.

Qui est dans le vestibule...

SOPHIE.

Oui... on fait la levée tous les mois.

PIVOTEAU.

Je sais, si je rentrais sans ce mouchoir, Aglaure me mangerait.

SOPHIE.

Elle est donc méchante, madame Pivoteau?

PIVOTEAU.

Insupportable, mais je l'adore et la preuve, c'est que je l'ai rendue mère huit ou neuf fois.

SOPHIE.

Comment, huit ou neuf fois!... Vous n'êtes donc pas fixé ?

PIVOTEAU.

C'est que mes enfants sont tous disperses. (Il compte sur ses doigts.) Voyons, Jean, Stanislas, Agnès, Vincent, Sulpice, Guillaume, Dorothée... Je n'en trouve que sept... Il m'en manque au moins un...

SOPHIE.

Je préviens monsieur que la maison n'est pas responsable.

Elle rentre au bureau.

PIVOTEAU.

Voyons, Jean, Stanislas, Agnès...

Il sort.

SCÈNE II

SOPHIE, JUSTIN, PAUL, puis POULSOM

JUSTIN, à Sophie.

Madame Sophie, la note de M. Jolimont est-elle prête ?

PAUL, venant de l'escalier.

Plus bas, malheureux!... (Il est en tenue de départ, sa-e, cache-nez, perruque blonde.) La voiture est-elle là?..

JUSTIN, bas.

Oui, monsieur !

PAUL.

Mes bagages ?

JUSTIN.

Ils viennent de partir avec l'omnibus.

SOPHIE.

Voici la note !

PAUL.

Allons vite ! combien? cinq cent vingt !... voici cinq cents, garde tout !

JUSTIN.

Comment, garde tout ?... cinq cent vingt ?

PAUL.

En voilà six cents... Garde tout.

JUSTIN.

A la bonne heure !

SOPHIE.

Tiens ! Il ne marchande pas cette année. (A Justin. Eh bien !... et l'argent ?

JUSTIN.

Monsieur m'a dit : garde tout !

SOPHIE.

Donnez donc !

PAUL.

Si l'on me demande, je suis à la source !

JUSTIN.

Bien, monsieur !...

Paul s'entoure de son cache-nez. — Poulsom entre de droite, premier plan.

POULSOM, à Justin.

Est-ce que M. Jolimont est chez lui?

JUSTIN.

Il est à la source.

POULSOM.

Laquelle ?

PAUL, bas, à Justin.

La plus éloignée...

JUSTIN.

La plus éloignée.

PAUL, à part.

Imbécile!

JUSTIN, répétant.

Imbécile.

POULSOM, à Justin.

Tu dis?

JUSTIN.

Je me parle.

POULSOM.

Le nom de la source ?

PAUL, bas.

N'importe laquelle.

JUSTIN.

N'importe laquelle.

PAUL.

Es-tu fou ?

JUSTIN.

Non, monsieur !

Paul s'accoude au guichet.

POULSOM, écrivant.

En France dans les villes d'eaux, les garçons d'hô-

tel sont généralement stupides. On se croirait en Italie. (A Justin.) Si tu vois M. Jolimont, dis-lui que nous l'attendons.

JUSTIN.

Bien, monsieur. (A Paul.) Monsieur a entendu ?

PAUL.

Oui, oui ! Attends-moi. Je file !...

Il va sortir; au même moment, il voit entrer madame Lobardet et Louise.

SCÈNE III

PAUL, LOUISE, MADAME LOBARDET, uis JUSTIN, SOPHIE.

MADAME LOBARDET.

Décidément, Paul n'est pas dans le parc !

LOUISE.

Nous allons nous informer... (S'approchant du bureau.) Tiens, il n'y a personne !

MADAME LOBARDET

Pardon, monsieur... M. Jolimont !

PAUL.

Ma belle-mère !

LOUISE.

Bonjour, Paul !

PAUL.

Ma femme ?... Comment, c'est vous !...

Il défaille.

LOUISE, à madame Lobardet.

Tu vois, maman, tu m'as empêchée de lui télégraphier. La joie lui fait mal.

PAUL.

C'est l'effet des eaux.

LOUISE.

Remets-toi, mon amour, c'est la faute à maman. Elle m'a dit : surprenons-le, c'est bien plus drôle !

PAUL.

Oui, oui, c'est bien plus drôle !

MADAME LOBARDET.

Tu ne nous attendais pas ?

PAUL.

Non, ma tante, non.

Il s'assied dans un fauteuil.

LOUISE, à Sophie.

Je vous en prie, madame, un verre d'eau sucrée pour mon mari.

SOPHIE.

Oui, madame.

Fausse sortie.

MADAME LOBARDET.

Quelle bonne surprise, n'est-ce pas ?

PAUL.

Oui, bonne, bonne, bonne... mais, comment êtes-vous ?...

MADAME LOBARDET.

Mon Dieu ! c'est bien simple. J'ai éte un peu souffrante, Louise a fait prévenir le docteur.

PAUL.

Oui, le docteur... souffrante...

MADAME LOBARDET.

Quand il est venu, il m'a dit: mais, il vous fau Royat.

PAUL.

Ah! le docteur vous a dit... (A part.) Ce que je vais le lâcher celui-là !

MADAME LOBARDET.

Profitez du séjour à Royat de votre gendre, et allez le rejoindre.

LOUISE.

Alors, tu comprends: la maison sans toi, c'est déjà bien triste, mais sans maman, je n'aurais pas pu y rester.

MADAME LOBARDET.

Puis, j'aurais pu avoir besoin d'elle pendant la route.

PAUL.

Vous avez bien fait...

LOUISE, affectueuse.

Mais, tu sais, Popaul, nous serons sages !...

PAUL.

Sages, oui ! Je suis bien heureux !

JUSTIN, entrant.

Pour qui le verre d'eau ?

PAUL.

Pour moi !...

Il le prend, le boit, le rend à Justin.

MADAME LOBARDET.

Qu'est-ce qu'il a donc de changé ?

LOUISE.

Je le trouve pâle !...

PAUL.

C'est l'effet des eaux !...

JUSTIN, à Paul.

Monsieur va manquer le train.

PAUL, à part.

Animal !...

MADAME LOBARDET.

Quel train ?...

PAUL.

Le train de Vichy ! Toutes les semaines, je vais prendre un verre d'eau à Vichy par ordonnance du docteur... on appelle ça... le traitement cumulé...

Justin sort. — Paul avait son chapeau qui cachait sa perruque presque entièrement à l'arrivée de Louise et de madame Lobardet. Il l'enlève pour s'essuyer le front.

MADAME LOBARDET.

Qu'est-ce que c'est que ça ?... Tu t'es fait teindre ?

PAUL, se rappelant qu'il a une perruque.

Dieu !

LOUISE.

Oh ! qu'il est drôle comme ça !... Il s'est fait teindre en blond !...

MADAME LOBARDET.

Il paraît que c'est la mode.

PAUL.

Pas pour les hommes !...

Il enlève sa perruque.

MADAME LOBARDET

Une perruque !

PAUL.

Oui... Je vais vous dire... C'est pour ne pas avoir froid à la tête quand je sors...

MADAME LOBARDET.

Tu as ton chapeau?

PAUL

Oui, mais quand je salue, je pense prendre froid et alors c'est le docteur qui me l'ordonne.

LOUISE.

Ça te va bien mal...

MADAME LOBARDET.

Dis-moi, est-ce que mon neveu Lucien est arrivé ?

PAUL.

Lucien ! non, pourquoi ?...

MADAME LOBARDET.

Sa mère m'a écrit qu'il devait venir à Royat

PAUL.

Est-ce qu'il est malade?

LOUISE.

Non !... pour une entrevue... Il paraît qu'il veut se remarier.

PAUL.

Le mariage ne lui a pourtant pas réussi une première fois...

MADAME LOBARDET.

Aussi, il a dû divorcer... Oh ! s'il avait écouté sa famille, il n'eût pas épousé sa maîtresse, cette demoiselle Gardenia, des Folies-Naturalistes.

LOUISE.

Il a mangé avec elle, cent mille francs dans une année.

MADAME LOBARDET.

Pourquoi y a-t-il de ces femmes-là !

PAUL.

Parce qu'il y a de ces hommes-là !

JUSTIN.

M. Poulsom m'envoie dire à monsieur que le mail coach est prêt.

MADAME LOBARDET

Un... mail-coach ?

JUSTIN.

Un mail-coach... c'est une voiture, madame.

PAUL.

Dites que je suis à Vichy jusqu'à ce soir.

JUSTIN

Bien, monsieur...

SCÈNE IV

LES MÊMES, puis MAGLOIRE.

MADAME LOBARDET.

Où alliez-vous dans cette machine-là ?

PAUL.

Le mail-coach fait partie du traitement. Le docteur nous ordonne de faire chaque matin une promenade en voiture... avant de déjeuner, parce que l'air des environs de Royat est beaucoup plus pur que celui de Royat.

MAGLOIRE, entrant de gauche, premier plan.

Ah! M. Jolimont, elle vient d'arriver...

Il tient à la main un récépissé du chemin de fer.

MADAME LOBARDET, à Magloire.

Elle... qui ça, elle ?...

MAGLOIRE.

La caisse que M. Jolimont attendait de Paris.

MADAME LOBARDET

A la bonne heure !

MAGLOIRE.

C'est cent cinquante francs.

Il lui tend le récépissé.

PAUL.

Que la caisse paye !

MAGLOIRE.

Non c'est le contraire, c'est la caisse qu'il faut payer !

PAUL.

Que la caisse de l'hôtel paye la caisse du chemin de fer !

MAGLOIRE, s'en allant.

Il y avait amphibologie !...

Il sort à gauche, premier plan.

LOUISE.

Je parie que ce sont des vêtements.

MADAME LOBARDET, prenant le récépissé des mains de Magloire et lisant.

Trois soleils, vingt-quatre bombes, cinquante fusées, douze chandelles romaines ! Tu reçois un feu d'artifice ?

PAUL.

Oui, ma tante !... c'est un feu d'artifice de bienfaisance. Je l'offre au profit des pauvres... Ici il n'y a pas de taureaux.

LOUISE.

Je suis contente quand je te vois faire la charité !

MADAME LOBARDET, lisant.

Deux Amours tenant un drapeau aux couleurs américaines. (A part.) Pourquoi les couleurs américaines ?

PAUL, prenant la note.

Il y a beaucoup d'Américains. (A part.) Il y en a

même trop. (Haut.) Et vous comprenez, en Amérique, ils sont en république comme nous, alors par une pensée délicate !

MADAME LOBARDET.

Très bien pour les drapeaux, mais les deux amours ?

PAUL.

Les deux Amours?... Vous ne comprenez pas ?... Comment vrai : nous ne comprenez pas les deux amours?... (Geste de dénégation de Louise et de madame Lobardet.) Premier Amour, amour de la France pour l'Amérique, deuxième Amour, amour de l'Amérique pour la France !

MADAME LOBARDET.

Oh ! charmant ! maintenant si tu veux bien, nous allons demander des chambres.

LOUISE.

Si c'est possible une chambre à deux lits pour maman et pour moi. (A Paul.) Il le faut, mon ami... Tu es ici pour te soigner...

Entrée de Sophie.

SCÈNE V

Les Mêmes, SOPHIE.

MADAME LOBARDET, à Sophie.

Madame ?...

SOPHIE, venant en scène.

Madame désire ?...

MADAME LOBARDET.

Votre plus belle chambre à deux lits...

SOPHIE.

Le treize sur le parc!

MADAME LOBARDET.

Oh! non pas le treize. Donnez m'en une moins belle, mais pas le treize.

PAUL.

Nous avons le vingt-deux sur la place!

MADAME LOBARDET.

Non, non, pas le vingt-deux!

PAUL.

Pourquoi ?...

MADAME LOBARDET.

Y songes-tu?... Le vingt-deux... deux femmes!

PAUL.

Eh bien?...

MADAME LOBARDET

Les deux cocottes!...

PAUL.

Jamais on ne vous prendra pour une cocotte!...

MADAME LOBARDET.

Je l'espère bien!

SOPHIE.

Il me reste à offrir à ces dames le dix-neuf.

MADAME LOBARDET.

Oh! non, pas le dix-neuf. C'est un dix-neuf que j'ai perdu Jacquot.

PAUL.

Jacquot!

MADAME LOBARDET.

Mon perroquet... et ce mois-ci encore...

SOPHIE.

Il ne me reste plus de chambre à deux lits, madame.

MADAME LOBARDET.

Alors donnez-nous simplement deux chambres communiquant entre elles !

SOPHIE.

Le vingt-trois et le vingt-cinq.

MADAME LOBARDET, à part.

Quarante-huit... mon âge !...

PAUL.

Eh bien !

MADAME LOBARDET

C'est mon âge !

PAUL.

Vous avez vingt-cinq ans !

MADAME LOBARDET.

Non... vingt-cinq et vingt-trois... quarante-huit...

PAUL, impatienté, à part.

Elle triche ! (Haut.) Dites-moi, madame Sophie, vous n'auriez pas, par hasard, une chambre sans numéro ?

SOPHIE

Si, monsieur, la mienne !

LOUISE.

Voyons, maman!

MADAME LOBARDET

Puisque ça te fait plaisir, prenons le vingt-trois et le vingt-cinq.

PAUL.

Enfin !

SOPHIE.

Du reste, en ouvrant les portes de communication,

le vingt-trois et le-vingt cinq donnent sur le salon de M. Jolimont.

LOUISE.

Oh! alors, il n'y a plus à hésiter!

SOPHIE.

Le vingt-trois et le vingt-cinq!... bien!...

Elle entre dans le bureau.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins SOPHIE, puis BALIGAN.

MADAME LOBARDET.

Dis-moi, Paul, tu me mèneras chez ton docteur!

PAUL, à part.

Allons bon! Le docteur!

MADAME LOBARDET.

Comment s'appelle ton docteur?

PAUL.

Mon docteur, comment s'appelle-t-il?... (A part.) Je ne sais pas moi... (Voyant entrer Baligan.) Oh! Baligan!

MADAME LOBARDET, se méprenant.

Le docteur Baligan, bien!

PAUL, à part.

J'aime mieux ça!... (Bas, à Baligan.) Ne me démentez pas, vous êtes le docteur!

BALIGAN.

Le docteur!

PAUL.

Vous me sauvez!

BALIGAN.

Alors, je ne suis pas docteur !... (Ahuri.) Vous n'êtes donc pas parti?

PAUL, vivement.

Pour Vichy?... Non... ma femme et ma belle-mère...

MADAME LOBARDET.

Paul... Ta tante...

PAUL.

Et ma tante viennent d'arriver! (Présentant.) M. Baligan. Le docteur Baligan.

MADAME LOBARDET, saluan

Docteur... Ne grondez pas votre malaae... C'est notre arrivée qui l'a empêché d'aller boire à Vichy. Il ira demain.

BALIGAN, effaré

Ah!

SOPHIE, sortant du bureau.

Si ces dames veulent me suivre, je les conduirai au vingt-trois et au vingt-cinq...

Entrée de Val-Pluchet.

MADAME LOBARDET, à Louise.

Va, mon enfant, je vais te rejoindre, je ne suis pas fâchée de causer quelques instants avec le docteur!

LOUISE.

Bien, maman!

VAL-PLUCHET, au fond.

La jolie femme!... c'est mon type, un type que je cherche depuis dix ans!

SCÈNE VII

MADAME LOBARDET, PAUL, BALIGAN.

MADAME LOBARDET.

Docteur! j'ai des étourdissements! Je n'ai pas d'appétit!

BALIGAN.

Ça arrive, madame, ça arrive!

MADAME LOBARDET.

A quelle source boirai-je?

BALIGAN.

Mon Dieu... à celle que vous voudrez.

PAUL.

Oui... ça n'a pas d'importance. Il y a la même eau à toutes les sources!

MADAME LOBARDET.

Alors, pourquoi leur donne-t-on un nom différent?

PAUL.

Eh bien! et vous, ma tante! vous vous appelez Clarisse, Virginie, Léopoldine... Vous êtes pourtant la même... Pourquoi vous a-t-on donné trois noms différents?...

MADAME LOBARDET.

C'est juste!

PAUL.

Moi je prends la source César.

MADAME LOBARDET, bas à Baligan.

Quelle est la propriété de la source César?

BALIGAN.

Madame...

MADAME LOBARDET.

La propriété de la source César ?...

BALIGAN.

Ah ! la propriété de la source César ?... Eh bien ! la propriété appartient à une société...

MADAME LOBARDET.

Je parle de la vertu... de l'effet des eaux !...

BALIGAN.

Ah ! je ne sais pas... Je n'en bois pas... Je suis médecin.

MADAME LOBARDET.

Mais, vous en faites boire...

PAUL.

Oui... il en fait boire, mais il n'en éprouve pas l'effet, puisque, au contraire, il est la cause...

MADAME LOBARDET.

Bien. Mais en qualité de médecin, vous connaissez l'analyse des eaux ?

BALIGAN.

Ah ! oui ! oui !

MADAME LOBARDET.

Que contient l'eau de la source César ?

BALIGAN.

L'eau de la source César, que contient-elle ?... Elle contient d'abord de l'eau... (Au hasard.) Puis du salicylate de soude... du bicarbonate oxydé, du magnésium de fer... du chlorure de potassium, de l'acide prussique et un peu de moutarde...

MADAME LOBARDET.

De la moutarde ?...

PAUL, à part.

Imbécile!... (Haut.) Oh! des traces seulement...

BALIGAN.

Imperceptibles!... ça ne se sent pas!...

MADAME LOBARDET.

Combien dois-je en prendre de verres?

BALIGAN.

Tant que vous voudrez!

MADAME LOBARDET.

Comment?

BALIGAN.

Oui! Elle est légère...

MADAME LOBARDET.

Je commencerai par un verre...

BALIGAN.

Oui. Un verre, un verre et demi... huit verres... Enfin, nous verrons.

MADAME LOBARDET.

Quand vous m'aurez examinée...

BALIGAN, à part.

Jolie distraction...

MADAME LOBARDET.

Je vous attendrai dans une heure.

BALIGAN.

Eh bien, c'est ça!...

MADAME LOBARDET.

Est-ce qu'il faudra aussi que j'aille en mail-coach?

BALIGAN.

En mail-coach!... Mon Dieu, madame, si le mail-coach peut vous être agréable...

MADAME LOBARDET.

Et le traitement cumulé... Allez-vous me l'ordonner ?...

BALIGAN.

Le traitement cumulé ?... Mon Dieu, madame..

PAUL.

Mais attendez donc qu'il vous ait auscultée !...

MADAME LOBARDET.

Eh bien, c'est ça !... après déjeuner...

SCÈNE VIII

PAUL, BALIGAN.

PAUL.

Ah ! docteur !... ah ! mon ami ! quelle

BALIGAN.

Me voilà docteur, et obligé d'ausculter votre belle-mère. Si encore c'était votre femme !

PAUL.

Je vous en prie. Tirez-moi de là, je n'ai plus ma tête.

BALIGAN.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse?

PAUL.

Je ne sais pas !... (Inspiré.) Si, je sais !...

BALIGAN.

Tant mieux !

PAUL.

Ces dames vous prennent pour le docteur... Le ciel est avec nous !...

BALIGAN

Ça m'étonnerait...

PAUL.

Vous allez dire à ma belle-mère que Royat ne vaut rien pour elle et qu'il lui faut Vichy!

BALIGAN.

Un médecin de ville d'eaux qui envoie un malade dans une autre station, c'est bien invraisemblable!...

PAUL.

On dira que vous êtes un honnête homme.

BALIGAN.

Mais Vichy peut tuer votre belle-mère si elle n'en a pas besoin; si c'est cela que vous voulez!

PAUL.

Ah! non!

BALIGAN.

Il vaudrait peut-être mieux l'envoyer à des eaux qui ne font rien du tout: nous n'aurions pas l'embarras du choix!

PAUL.

Envoyons-la à Pougues-les-Eaux.

BALIGAN.

Soit!

PAUL.

Le principal est qu'elles partent avant le retour de l'Américain et de sa nièce.

BALIGAN.

Quel retour?

PAUL.

Le retour de l'excursion.

BALIGAN.

Ils n'y sont pas !

PAUL, *épouvanté.*

Ils n'y sont pas ?...

BALIGAN.

Madame Harrisson, en apprenant que vous étiez à Vichy, a dit à son oncle qu'elle renonçait à l'excursion. L'oncle est resté avec sa nièce, et moi aussi... naturellement !

PAUL.

Oh ! sapristi, je vous en prie, cher ami, occupez l'oncle ! occupez la nièce !

BALIGAN.

La nièce... oui... Vous savez que j'en suis fou !...

PAUL.

Tant mieux !... Ah ! si vous pouviez arriver à l'épouser ? Cher ami, toute une vie de reconnaissance, ne paierait pas un semblable dévouement !

BALIGAN.

Oui, c'est comme au baccara, la main passe !... Dites donc, cher ami, ce que j'aime dans les femmes, c'est un douzième provisoire !...

PAUL.

Edith vous rendra heureux, j'en suis sûr !

BALIGAN.

Avant de trop m'avancer pour mon compte, je vais demander des renseignements sur madame Harrisson !

PAUL.

Mais, je vous en donne !... (*Edith entre, et écoute ravie.*) Madame Harrisson est exquise, ravissante, spirituelle. Elle a la beauté, le charme et la distinction de la Française, les yeux troublants de l'Espagnole, et la piquante originalité des Américaines, ces Anglaises sans accent !...

BALIGAN, à part.

C'est une femme internationale !...

PAUL.

Edith est un ange ! Entendez-vous ! C'est l'ange du Nouveau Monde !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, EDITH.

EDITH, à Paul.

Comme vous m'aimez!

PAUL, à part.

Edith ! (Haut.) Oui !

EDITH, à Baligan.

Pourquoi m'a-t-on dit que M. Jolimont était à Vichy?

PAUL.

J'ai manqué le train !

EDITH.

J'étais toute triste à la pensée que je ne vous verrais pas de la journée !... De plus, mon oncle est obligé de partir demain pour New-York, et, il veut, avant son départ, jeter les bases de notre contrat de mariage.

PAUL, à part.

Le contrat maintenant !... (Haut.) Pardon ! (A Baligan.) Un service, cher ami !

BALIGAN, bas.

Encore ?...

PAUL.

Courez à la gare et commandez un train spécial.

BALIGAN, bas.

Pour quand ?

PAUL.

Pour tout de suite !

BALIGAN

Vous savez que c'est cher !

PAUL.

Coûte que coûte !

BALIGAN.

Il va partir... A moi, l'Américaine

SCÈNE X

EDITH, PAUL, puis BALIGAN, puis POULSOM.

EDITH.

Comme il m'aime !... il veut rester seul avec moi !...

Pendant cette scène, Paul regarde comiquement de tous côtés, pour voir si sa femme et sa belle-mère ne viennent pas.

EDITH.

Dites-moi, Paul, êtes-vous bien sûr de l'amitié de M. Baligan?...

PAUL.

C'est le meilleur garçon du monde, le plus loyal et le plus dévoué !...

EDITH.

Non !

PAUL.

Mais si, je vous assure...

EDITH.

Il est votre ami. Il sait que nous allons nous marier et il m'a fait une déclaration.

PAUL, à part.

Brave Baligan! (Haut.) Pauvre Baligan!

EDITH.

Vous le plaignez?

PAUL.

Oui... Je le plains... Je le plains... profondément!..

EDITH.

P urquoi?...

PAUL.

Parce que Baligan est amoureux fou de vous, sirène que vous êtes, que mon mariage lui causera une douleur profonde, et que mon bonheur va être fait des débris du cœur de mon meilleur ami!

EDITH.

Vraiment! vous l'aimez tant que ça!...

PAUL.

Il y a, entre Baligan et moi, une affection indissoluble,'qui a pris racine sur les bancs du collège et qui va finir sur les bans de notre mariage En épousant la meilleure des femmes, je perds le meilleur des amis. Je n'hésite pas, mais je vous demande la permission d'en souffrir un peu...

EDITH.

Quel cœur vous avez!...

PAUL.

Ah! si vous connaissiez Baligan!... C'est la bonté, le dévouement, l'âme la plus loyale que j'aie jamais connue!... Tenez, c'est le seul être au monde auquel je prêterais de l'argent sans reçu... Heureusement, il est riche, très riche, même... et il n'en pas besoin!...

EDITH.

Il frise la cinquantaine...

PAUL.

Au petit fer. Mais c'est l'âge des passions sérieuses, des passions durables. A cet âge-là quand on aime une femme c'est pour toujours, et l'on mourra de cette passion si l'on ne vit pas par elle! (Pleurant.) Je vais tuer Baligan!

EDITH, à part

C'est un jocrisse de l'amour!

Baligan entre.

PAUL.

Eh bien?...

BALIGAN.

Je n'ai pas pu voir le chef de ga

PAUL.

Pourquoi?

BALIGAN.

Sa femme accouche entre deux trains

POULSOM, à la cantonade.

Tiens, Jolimont!

PAUL, à part.

Voilà l'oncle maintenant... l'*oncle* incarné!

POULSOM, entrant du jardin.

Comment, vous n'êtes pas à Vichy?

BALIGAN.

Il a manqué le train.

POULSOM.

Laisse-nous, Edith, nous avons à causer du contrat

EDITH.

Bien, mon oncle! (A Paul.) Au revoir, vous!

PAUL.

Au revoir, Edith!

BALIGAN.

Veuillez accepter mon bras! (A part.) Je vais essayer un deuxième jalon.

Ils sortent.

POULSOM.

Adorable femme! Comme elle vous aime!... Dites-moi, cher ami, vous savez que je suis obligé de partir demain pour New-York.

PAUL, à part.

Bravo!

POULSOM.

Si vous le voulez bien, nous nous occuperons aujourd'hui du projet de contrat avec ma nièce.

PAUL.

Un projet de contrat... aux eaux?...

POULSOM.

Où est le mal?

PAUL.

Ça ne se fait pas ordinairement!

SCÈNE XI

POULSOM, PAUL, MADAME LOBARDET.

MADAME LOBARDET, à la cantonade.

Paul!

PAUL, à part.

Sapristi! ma belle-mère!...

POULSOM, à part.

On vous appelle...

PAUL.

Je n'ai pas entendu!

MADAME LOBARDET, entrant.

Paul!

POULSOM, montrant madame Lobardet.

Vous voyez bien.

MADAME LOBARDET, apercevant Paul.

Enfin... Le voilà!... (A Paul.) Viens-tu faire un tour dans le parc?...

PAUL.

Mais, volontiers...

MADAME LOBARDET, montrant Poulsom.

Quel est ce monsieur?

PAUL.

Un malade américain qui a une gastrite aiguë!

POULSOM.

Quelle est cette dame qui vous tutoie?

PAUL, bas, distrait.

Une malade américaine... (Se reprenant.) Ma tante...

POULSOM.

Comment, votre tante est ici et vous ne disiez rien?

PAUL.

Elle vient d'arriver.

POULSOM.

Présentez-moi!

PAUL.

Ma tante, permettez-moi de vous présenter M. Poulsom.

POULSOM, saluant.

Madame!... quelle aimable surprise que votre arrivée!...

MADAME LOBARDET.

Comment va votre estomac, monsieur?

PAUL, vivement à madame Lobardet, passant entre elle et Poulsom.

Ne lui en parlez pas... ça l'effraye...

POULSOM, à madame Lobardet.

Mon estomac... ça va bien... Je vous remercie... J'ai mangé un rumstrack et un plum-pudding.

MADAME LOBARDET.

Oh! alors!...

POULSOM.

Je suis heureux, madame, d'une alliance qui resserre encore les liens de la France et de l'Amérique.

MADAME LOBARDET.

Que dit-il?...

PAUL.

Il est venu en France pour fonder une société: *L'union franco-américaine.*

MADAME LOBARDET.

Monsieur, tous mes vœux en faveur de cette union franco-américaine.

POULSOM.

C'est le mot, madame! M. Jolimont apporte le franco et j'apporte l'américaine.

MADAME LOBARDET.

Tu as pris des actions de cette société?

PAUL.

Oui, ma tante.

MADAME LOBARDET.

Qu'est-ce que ça lui rapportera?... à peu près?...

POULSOM, à part.

Elle est mathématique, la tante!

MADAME LOBARDET.

La première année est toujours sacrifiée.

POULSOM.

Je ne suis pas de votre avis... La première année est la meilleure...

MADAME LOBARDET.

Quel est le capital?

PAUL, à part.

Oh! le capital!...

POULSOM.

Le capital... Ah! je comprends! (Bas.) Il n'y en a plus... puisque ma nièce est veuve!

MADAME LOBARDET.

Mais on peut le reconstituer!

PAUL.

Oh! non... pas celui-là!...

MADAME LOBARDET.

Alors, comment ça va-t-il marcher?

POULSOM.

Ne vous inquiétez pas, ça marchera tout de même.

MADAME LOBARDET.

Paul ne compromet pas sa fortune au moins?

POULSOM.

Sa fortune, elle sera triplée s'il prend des actions de ma compagnie contre les caissiers!

MADAME LOBARDET, à Paul.

Ah! c'est une compagnie contre les caissiers?...

PAUL.

Oui!

POULSOM.

Faut-il vous inscrire pour cent actions à cinquante francs ?... Ça vaudra cinq cent trente dans quinze jours, et six cent soixante-treize dans un mois !

MADAME LOBARDET.

Inscrivez-moi pour dix actions.

POULSOM.

Dix seulement !... C'est de l'argent que vous refusez, car c'est un bénéfice assuré !

PAUL, à part.

Pour lui... il va ruiner ma belle-mère !...

POULSOM.

Pardon, chère madame, c'est l'heure à laquelle je me fais la main. Je vais tirer au pistolet. A tout à l'heure, Jolimont

Il sort.

SCÈNE XII

MADAME LOBARDET et PAUL.

PAUL.

Ouf !...

MADAME LOBARDET.

J'ai peut-être eu tort de prendre dix actions. (A Paul.) A quelle heure la table d'hôte ?

PAUL.

A onze heures; nous déjeunerons dans mon appartement.

MADAME LOBARDET.

Eh bien ! je vais retrouver Louise.

Elle sort.

PAUL, à part.

De cette façon, j'évite l'oncle et la nièce !...

SCÈNE XIII

VAL-PLUCHET, PAUL, puis POULSOM.

VAL-PLUCHET, qui est entré sur les derniers mots, abordant Paul.

Pardon, monsieur !

PAUL.

Vous désirez, monsieur?

VAL-PLUCHET.

Pourriez-vous me dire le nom de cette dame blonde qui vient d'arriver tout à l'heure ?

PAUL.

Quelle dame ?

VAL-PLUCHET.

Celle qui a accompagné la vieille dame qui sort d'ici.

PAUL.

Pourquoi, monsieur ?

VAL-PLUCHET.

C'est bien simple, monsieur... C'est mon type rêvé... Un type que je cherche depuis onze ans.

PAUL.

Pourquoi faire ?

VAL-PLUCHET.

Tout ce qu'elle voudra.

PAUL.

Monsieur !

VAL-PLUCHET.

La connaissez-vous beaucoup cette dame ?

PAUL.

Si je la connais !

VAL-PLUCHET.

Qui est-ce ?

PAUL.

C'est ma...

POULSOM, entrant, lui montre un carton.

Tenez, regardez-moi ça !

PAUL.

Encore l'Américain !

VAL-PLUCHET.

Voyons ! quelle est cette jeune femme ?

PAUL.

C'est ma cousine !

POULSOM.

Vous avez une cousine ?

PAUL.

Oui. La fille de ma tante.

VAL-PLUCHET.

Mariée ?

PAUL.

Non !

VAL-PLUCHET.

Demoiselle ?

PAUL.

Non !

VAL-PLUCHET.

Veuve, alors ?

PAUL.

Oui, veuve, alors!

VAL-PLUCHET.

Oh! monsieur, je suis ravi. La veuve, c'est mon idéal!

POULSOM.

Un idéal de second choix.

VAL-PLUCHET.

Si vous saviez combien j'ai été heureux par les veuves!

POULSOM.

Ah!

VAL-PLUCHET.

Comment s'appelle-t-elle?

POULSOM.

Comment s'appelle-t-elle?

PAUL, à part.

Un nom au hasard. (Haut.) Madame Dupont!

POULSOM.

Madame Dupont!

PAUL, à part.

Il y en a beaucoup, ça ne compromet personne!

VAL-PLUCHET.

Est-ce qu'elle est honnête?

PAUL.

Comment si elle est honnête?...

VAL-PLUCHET.

Tant mieux! Je l'épouse!

PAUL, à part.

Il veut épouser ma femme?

VAL-PLUCHET.

Où habite-t-elle ?

PAUL.

A Carcassonne !

VAL-PLUCHET.

Eh bien ! je connais le greffier du tribunal... Je vais lui télégraphier pour avoir des renseignements.

POULSOM.

A la bonne heure !... Vous menez les affaires à l'américaine, rondement...

VAL-PLUCHET.

Parlez pour moi à sa mère, monsieur, je vous en prie. Et vous aussi, mon cher monsieur Poulsom.

Il sort.

PAUL.

Oui, télégraphie, moi, je vais préparer le départ !

Il sort.

SCÈNE XIV

POULSOM, VAL-PLUCHET, puis MADAME LOBARDET, LOUISE.

Préparons un autre carton. (Il sort un poinçon et fait des trous au milieu d'un carton.) Sans toucher le nègre, mais en touchant le noir...

MADAME LOBARDET, entrant avec Louise.

Tiens, Paul n'est plus ici !

POULSOM.

Quelqu'un !

Il referme son carton.

MADAME LOBARDET, présentant.

Monsieur Poulsom... ma fille.

LOUISE.

Monsieur !

POULSOM.

Il y a eu un homme bien heureux, madame. C'est M. Dupont !

LOUISE.

M. Dupont !

POULSOM.

Pardonnez-moi d'évoquer de tristes souvenirs.

MADAME LOBARDET, bas à Louise.

C'est sans doute un parent qu'il a perdu !

POULSOM.

On meurt toujours trop tôt quand on est le mari d'une jolie femme !

MADAME LOBARDET.

Et même sans ça...

POULSOM.

Enfin. Tout s'oublie, n'en parlons plus.

MADAME LOBARDET.

Comme vous voudrez !

POULSOM, à part.

Elles ont l'air de regretter médiocrement le défunt ! (Haut.) Cet après-midi, si vous le voulez bien, nous nous occuperons du contrat de mariage de votre neveu !

MADAME LOBARDET, à Louise.

Lucien est arrivé. (A Poulsom.) Vous savez donc qu'il se marie ?

POULSOM.

Parbleu ! puisqu'il épouse ma nièce !

MADAME LOBARDET.

Votre nièce ?

POULSOM.

Vous ne paraissez pas être au courant?

MADAME LOBARDET.

Mon neveu m'a fait part de certains projets de mariage, mais je croyais que rien n'était encore officiel.

POULSOM.

C'est ce matin que je lui ai accordé la main d'Edith.

MADAME LOBARDET.

Ah ! je suis aussi heureuse de ce second mariage que j'ai été peinée du premier !

POULSOM

Du premier ?...

MADAME LOBARDET.

Il ne vous a pas dit !... mais il a divorcé, il y a un an !

POULSOM.

C'est la première nouvelle.

MADAME LOBARDET.

Il n'a pas encore osé vous l'avouer sans doute ! Figurez-vous qu'il avait épousé sa maîtresse !

LOUISE.

Une actrice des Folies-Naturalistes.

POULSOM.

Ah ! ah !

MADAME LOBARDET.

Il en était fou !... Mais après six mois de mariage, il s'est aperçu que sa femme le trompait... souvent...

POULSOM, à part.

C'était une femme de feu !... (Haut.) Il ne m'a pas parlé de ce mariage-là !

MADAME LOBARDET

Si c'est possible !...

LOUISE.

Il a été si malheureux !

POULSOM.

Du reste, ça n'a aucune importance! Il aime ma nièce, ma nièce en est folle!

LOUISE.

C'est le principal.

POULSOM.

Si vous le voulez bien, nous luncherons à l'occasion du contrat...

MADAME LOBARDET.

Le lunch, c'est une collation américaine, je crois?

POULSOM.

Oui, madame, la loi du lunch, comme nous disons là-bas!

MADAME LOBARDET

Je vais écrire à ma belle-sœur pour la féliciter du mariage de son fils!

POULSOM.

Rien de plus juste!

MADAME LOBARDET.

Et dès que vous verrez mon neveu, envoyez-le nous!

POULSOM.

Je n'y manquerai pas!... Je vous présenterai ma nièce tout à l'heure... (saluant.) Mesdames!..

Pivoteau entre et va au guichet.

LOUISE.

Monsieur!...

Louise et madame Lobardet sortent.

SCÈNE XV

POULSOM, PIVOTEAU.

Pivoteau est en peignoir de bain.

PIVOTEAU, à Sophie.

Madame, j'ai à me plaindre.

SOPHIE.

Encore?

PIVOTEAU.

Mon bain était froid!

SOPHIE.

Il fallait le réchauffer!

POULSOM

Après vous le guichet... Tiens, une vieille dame!... Madame!

PIVOTEAU.

Faites, monsieur!

POULSOM.

Pourriez-vous m'indiquer un notaire, madame!

PIVOTEAU.

Mais moi, monsieur!... Maître Pivoteau de Montélimar.

POULSOM.

Si vous le voulez bien... Nous rédigerons le projet de contrat de mariage de ma nièce, madame Harrisson!..

PIVOTEAU.

Et de M. Jolimont!... Je l'ai dit à tout le monde... avec le plus grand plaisir... Permettez-moi d'aller m'habiller.

POULSOM.

J'allais vous le proposer...

PIVOTEAU.

Je me tiendrai à vos ordres...

Il sort.

SCÈNE XVI

POULSOM, PAUL

PAUL, rentrant.

N'est-ce pas, madame Sophie, vous ferez servir le déjeuner dans mon appartement.

POULSOM.

Ah ! vous voilà !.. votre tante vous cherche !

PAUL.

J'y vais !

POULSOM.

Dites donc !... Vous ne lui avez pas annoncé votre mariage ?...

PAUL.

A qui?

POULSOM.

A votre tante !

PAUL.

Non !... Et vous ?...

POULSOM.

Je viens de le lui annoncer !...

PAUL, à part.

Sapristi !... mais elle sait tout... (Haut.) Qu'est-ce qu'elle a dit?

POULSOM.

Elle est ravie !

PAUL.

Ravie !

POULSOM.

Elle est partie toute joyeuse !

PAUL, à part.

Je ne comprends pas !

POULSOM.

Dites donc, mon gaillard... vous ne nous aviez pas parlé de votre premier mariage ?...

PAUL.

Mon premier mariage ?

POULSOM.

Ne faites pas l'ignorant !... Je ne vous en veux pas. Edith, vous fera oublier votre première femme !

PAUL.

Ma première femme !

POULSOM.

La cascadeuse !

PAUL.

La cascadeuse ?

POULSOM.

Comment, vous avez été assez naïf pour épouser une femme comme ça !...

PAUL, à part.

Ah ! ma tête ! ma tête !...

POULSOM.

Enfin... Vous avez divorcé... Tout est bien qui finit bien !

PAUL, à part.

J'y suis !... Il veut parler de Lucien !

SCÈNE XVII

Les Mêmes, EDITH, BALIGAN.

EDITH, à Baligan.

Vous m'ennuyez, vous savez !

BALIGAN.

Cruelle !

EDITH.

On n'a pas encore sonné le déjeuner !

POULSOM, à Edith.

As-tu vu madame Lobardet et madame Dupont ?

EDITH.

Madame Dupont ?...

POULSOM.

La tante et la cousine de M. Jolimont qui viennent d'arriver !..

EDITH.

Ah ! quelle bonne surprise !... Et qu'il me tarde de faire leur connaissance !

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, MADAME LOBARDET, LOUISE.

MADAME LOBARDET, à Louise.

Lucien doit être ici !

PAUL, à part.

La chaudière va éclater !... (A Baligan.) Trouvez quelque chose !

BALIGAN.

Je ne peux plus !

POULSOM.

Madame, j'ai l'honneur de vous présenter ma nièce, et bientôt la vôtre, madame Harrisson !

EDITH.

Ah ! madame !... Permettez-moi de vous embrasser !

BALIGAN.

Un mari dans du fulmi-coton !

PAUL.

Un mot de plus et tout s'écroule... (Réfléchissant.) Non ! La cloche du déjeuner !

Il sort.

MADAME LOBARDET,

Les Américaines sont très liantes... (Présentant Louise.) Ma fille, madame !

BALIGAN.

Ça se gâte !

LOUISE.

Ma mère et moi, nous vous aimions déjà beaucoup, et je suis bien heureuse de vous avoir pour cousine.

On voit Paul à travers le vitrage du fond sonner à tour de bras la cloche du déjeuner. Il est indispensable que le bruit de cette cloche couvre la voix des personnages qui sont en scène et dont on voit les lèvres remuer sans rien entendre. Les personnages se séparent en se serrant les mains. Louise et madame Lobardet prennent l'escalier du fond, Baligan donnant le bras à Edith. Poulsom et Val-Pluchet derrière eux, s'acheminent vers la salle à manger. — Des figurants viennent jardin de la gauche, premier plan, et vont également à la salle à manger. Deux tintements de la cloche qui sonne toute seule. — Paul vient tomber sur le banc n'en pouvant plus. — Cette fin d'acte bien réglée doit faire un très gros effet.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un très joli salon attenant à la chambre de Paul. — Pans coupés, cinq portes. — Au fond, porte de l'antichambre. — A gauche, premier plan, chambre de madame Lobardet. — A droite, deuxième plan, porte donnant sur un couloir d'hôtel. — A droite, premier plan, chambre de Paul. — A gauche, deuxième plan, chambre de Louise.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, MADAME LOBARDET, LOUISE, puis MAGLOIRE.

Au lever du rideau, ils sont assis autour d'une table et finissent de déjeuner.

MADAME LOBARDET.

Qu'est-ce que nous allons faire cet après-midi ?

PAUL.

Ce qu'on fait à Royat : on s'enferme dans sa chambre et l'on fait la sieste !

MADAME LOBARDET.

Pourquoi ne pas visiter le pays ?

PAUL.

Par ce soleil... à une heure de l'après-midi, merci.

LOUISE.

Nous irons nous promener vers les quatre heures, après la forte chaleur.

MADAME LOBARDET.

Comme vous voudrez ! (A Paul.) Nous t'accompagnerons à la source.

PAUL, à part, résigné.

Tant pis ! J'en boirai.

LOUISE.

Veux-tu du café, maman ?

PAUL.

Ne donne pas de café à ta mère, ça l'empêcherait de dormir.

MADAME LOBARDET.

J'en prends tous les jours à Nantes.

PAUL.

Baligan m'a dit tout à l'heure — « Et surtout qu'elle ne prenne pas de café. »

MADAME LOBARDET.

C'est différent !

LOUISE.

Du reste, il va venir le docteur !

MAGLOIRE, entrant.

Est-ce que je peux desservir ?...

PAUL.

Oui... (Prenant Magloire, à part.) Dites-moi, Magloire, vous allez m'acheter un bouquet...

MAGLOIRE.

A quel prix ?

PAUL.

A cinq francs !

MAGLOIRE, *à part.*

Bouquet de famille !

PAUL, *à part.*

C'est pour ma belle-mère ! (*Magloire dessert.*) Ah ! Magloire, ces dames ont besoin de repos. Nous n'y sommes pour personne, entendez-vous !

LOUISE.

Cependant si le cousin Lucien nous demande ?

PAUL, *à part.*

Ça m'étonnerait !... (*Haut.*) Excepté pour M. Lucien Lobardet.

MAGLOIRE.

Bien, monsieur !

MADAME LOBARDET.

Et pour le docteur Baligan.

MAGLOIRE.

Le docteur Baligan !

PAUL.

Oui, Baligan. C'est bien clair. Voulez-vous filer !

MAGLOIRE.

Je veux bien !

Il sort au fond.

SCÈNE II

LES MÊMES. BALIGAN.

LOUISE.

Comme tu t'impatientes, mon chéri !

PAUL.

C'est l'effet des eaux !

LOUISE.

Calme-toi, je t'en prie !

PAUL.

Dis-moi que tu m'aimes, alors ?

LOUISE.

Je t'aime !

PAUL.

Que tu as confiance en moi !

LOUISE.

Tu le sais bien !

PAUL.

Que tu n'as rien à me reprocher !

LOUISE.

Je ne connais pas de femme plus heureuse que moi !

PAUL, au public.

Vous voyez bien !

MADAME LOBARDET.

Tu peux te vanter, ma chérie, d'avoir eu plus de chance que ta mère : feu Lobardet m'a bien fait souffrir !

PAUL.

Et pourtant vous êtes si bonne, ma tante, qu'après avoir rempli tous vos devoirs envers mon oncle de son vivant, vous l'avez regretté, comme s'il avait rempli tous ses devoirs envers vous !

MADAME LOBARDET, à part.

Et cependant, il négligeait les plus élémentaires ! (Haut.) C'est dur pour une femme, allez, quand son bonheur commence au veuvage ! Si Lobardet n'avait été qu'infidèle, j'aurais fermé les yeux.

LOUISE.

Tu aurais eu tort! Tu admets qu'un mari trompe sa femme?

MADAME LOBARDET.

Ce n'est pas moi qui l'admets, mon enfant, c'est la société.

PAUL, à part.

C'est plutôt la satiété !

MADAME LOBARDET.

Ce sont les mœurs !... C'est la nature même du sexe fort ! Vois-tu, mon enfant, le mariage est comme la semaine, il lui faut un dimanche. Malheureusement Lobardet avait inventé la semaine des quatre dimanches pour faire pendant à celle des quatre jeudis !

LOUISE.

Et tu dis tout cela devant Paul ? Quelle horreur !

PAUL.

Je n'écoute pas.

LOUISE, à Paul.

Comment, quand on a une petite femme bien gentille qui vous aime tout le temps, qui se jetterait au feu pour vous, ça ne suffit pas?

PAUL.

Tu as raison... ta mère aussi !

LOUISE.

Si tu me trompais... je te tromperais!

PAUL.

Oui, une heure après ! Comme Francillon ! (A part.) Alexandre Dumas rend le mariage bien difficile!

On frappe.

SCÈNE III

LES MÊMES, BALIGAN.

MADAME LOBARDET.

Entrez ! Ah ! c'est le docteur !

BALIGAN.

Mesdames !

LOUISE.

Bonjour, docteur !

MADAME LOBARDET.

Bonjour, docteur !

LOUISE, à Paul.

Reste avec maman. Tu me diras comment le docteur l'a trouvée.

PAUL.

Embrasse-moi !

LOUISE.

Devant le docteur ?

BALIGAN.

Je ne regarde pas, (Paul embrasse Louise.) mais j'entends.

Louise sort.

SCÈNE IV

Les Mêmes, moins LOUISE

MADAME LOBARDET.

Ce sont deux tourtereaux !...

BALIGAN

Oui, madame... (A part.) Si j'avais une petite femme comme ça, je ne m'amuserais qu'avec elle !

MADAME LOBARDET.

Qu'ordonnez-vous, docteur ?

BALIGAN.

Voyez-vous, madame, la médecine est une chose fort délicate, et s'il faut vous parler sincèrement, moi je n'y crois pas.

MADAME LOBARDET.

Vous êtes médecin et vous n'y croyez pas !

BALIGAN.

L'essentiel, c'est que les malades y croient.

MADAME LOBARDET.

C'est comme si Bacchus ne croyait pas à l'ivresse, comme si Vénus ne croyait pas à l'amour.

BALIGAN, à part.

Elle a des comparaisons mythologiques ! (Haut.) La médecine c'est comme la politique. Ceux qui font de la politique n'y croient pas... l'essentiel c'est que les malades, pardon, les électeurs y croient.

MADAME LOBARDET, à part.

Quel drôle de médecin !

BALIGAN.

Je vous ordonne de bien vous couvrir l'hiver et de moins vous couvrir l'été. Dormez bien, mangez bien, amusez-vous, comme dit le poète !

En couronne tressons des roses,
Et buvons frais,
Disons-nous les plus folles choses,
Et soyons gais !

MADAME LOBARDET

Tu entends, Paul, il faut que je tresse des roses !

BALIGAN.

La gaieté est la santé de l'âme, comme l'hygiène est la santé du corps. Deux plats le matin, deux plats le soir. Si vous êtes triste, lisez Labiche, c'est le plus gai après Molière.

MADAME LOBARDET.

Et comme remède ?...

BALIGAN.

Je vous répondrai par deux vers de mon père qui n'était pas pharmacien :

Les drogues ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
C'est rarement un bien, toujours une dépense.

PAUL.

Que concluez-vous, docteur ?

BALIGAN.

Je ne conclus pas.

PAUL, bas.

Et Pougues ?...

BALIGAN.

Ah ! c'est juste !... Il vous faut les eaux de Pougues ! Ce sont des eaux merveilleuses... quand on y va bien portant, on n'en revient pas malade.

MADAME LOBARDET.

Mais ce matin, vous m'avez dit, vous-même, Royat!

BALIGAN.

Moi je vous ai dit ça?... Est-ce que j'ai dit ça, Jolimont? C'est Pougues qu'il vous faut et vous partirez ce soir même, afin de pouvoir commencer le traitement demain matin.

PAUL.

Je vous accompagnerai, je vous installerai, nous partirons à quatre heures et nous prendrons un coupé.

BALIGAN, à part.

Un coupé dans le pont!

MADAME LOBARDET.

Je vais dire à Louise de ne pas défaire sa malle.

Elle sort.

PAUL.

Maintenant que nous sommes seuls... que font les Américains?... où en êtes-vous?... Puis-je partir tranquille? Épousez-vous Édith?...

BALIGAN.

Elle ne peut pas me souffrir par votre faut

PAUL.

Comment?

BALIGAN

Je vous ai débiné pour vous être agréable... alors, elle me prend pour un traître et elle me repousse. Plus elle me repousse, plus elle m'attire...

PAUL.

C'est toujours comme ça!

BALIGAN.

Maintenant, dites-moi, comment allez-vous éviter le contrat?

PAUL.

Nous avons le temps.

BALIGAN.

Non. L'oncle va arriver avec un notaire.

PAUL.

Ici!... Fermez toutes les portes!

SCÈNE V

Les Mêmes, POULSOM, PIVOTEAU.

Pivoteau pose son parapluie en vue du public.

POULSOM.

Passez donc, mon cher notaire, je vous prie.

PIVOTEAU.

Après vous.

POULSOM.

La loi d'abord.

PAUL, à part.

Allons, bon!

POULSOM.

Bonjour, cher ami! Édith va venir. J'amène le notaire pour notre projet de contrat.

PAUL.

Nous le signerons à cinq heures, si vous le voulez bien. Ma tante est un peu souffrante.

POULSOM.

Puisque madame Lobardet est souffrante, nous ne ferons pas de bruit. Mettez-vous là, monsieur le notaire.

PAUL, bas à Baligan.

Trouvez un prétexte pour empêcher Édith de venir.

BALIGAN, bas.

Lequel ?

PAUL, bas.

Enfermez-la dans sa chambre.

BALIGAN.

Jolimont, vous abusez de moi.

PAUL.

Si vous voulez ma place !

BALIGAN

Non ; pas aujourd'hui...

Il sort.

PIVOTEAU, il s'est assis à la table.

C'est ennuyeux ! Ces plumes d'hôtel ne valent rien. J'ai laissé mes plumes d'oie dans ma chambre.

PAUL.

Il a donc mué !...

SCÈNE VI

PIVOTEAU, POULSOM, PAUL

POULSOM.

Mon cher Jolimont, je suis chargé d'une mission auprès de votre famille...

PAUL.

Laquelle ?

POULSOM.

M. Val-Pluchet m'a prié de demander la main de votre cousine, madame Dupont.

PAUL.

Encore !

POULSOM.

Comment, encore ? C'est la première fois.

PAUL.

Ce mariage est impossible !

POULSOM.

Pourquoi, puisqu'elle est veuve ?...

PAUL.

Elle a juré de ne pas se remarier.

POULSOM.

Serment d'ivrogne !

PAUL.

Vous êtes poli, vous ! Ma cousine a juré fidélité éternelle à la mémoire de son mari.

POULSOM.

Ce Dupont l'a donc rendue bien heureuse ?

PAUL.

Elle est inconsolable.

POULSOM.

Alors pourquoi donne-t-elle des fêtes ?

PAUL.

Des fêtes...

POULSOM.

Oui, il y a du monde tout le temps chez elle !

PAUL.

Qui vous a dit ça ?

POULSOM.

Le greffier du tribunal de commerce de Carcassonne, auquel M. Val-Pluchet a télégraphié pour avoir des renseignements sur madame Dupont.

PAUL, à part.

Tiens... Il y en avait une...

POULSOM.

On a répondu : « Veuve Dupont, honorabilité parfaite, maison très fréquentée, on mange très bien chez elle, spécialité de veau à l'huile. »

PAUL, à part.

Ce doit être une aubergiste !

POULSOM.

Ce qui signifie qu'elle est riche et qu'elle reçoit beaucoup.

PIVOTEAU.

Le principal, c'est l'honorabilité !

POULSOM.

Et l'essentiel, c'est la fortune !... Voyez madame Dupont, décidez-la, Val-Pluchet en est fou... C'est son type... un type qu'il cherche depuis quinze ans !... Il m'a chargé de faire la démarche et il m'a dit : Si c'est oui, envoyez-moi une rose; si c'est non, envoyez-moi un parapluie...

PAUL, à part.

L'amour mouillé. (Haut.) Eh bien, envoyez-lui un parapluie.

POULSOM, à part, il sonne.

Ce pauvre garçon, il va être désespéré.

MAGLOIRE, du fond

Ces messieurs ont sonné ?

POULSOM.

Ayez la complaisance de porter ce parapluie à M. Val-Pluchet qui est dans le parc. (Il donne le parapluie du notaire. — Magloire sort.) Pauvre garçon ! ce parapluie va lui percer le cœur !

PIVOTEAU, à Poulsom.

Sous quel régime se marie M. Jolimont et madame Harrisson ?

POULSOM.

Mais sous le régime actuel. On ne peut pourtant pas changer le gouvernement pour marier sa nièce !

PIVOTEAU.

Qui vous parle du gouvernement ?

POULSOM.

Vous !

PIVOTEAU.

Je vous demande quel est le genre de contrat que vous voulez adopter... En un mot, quelle est la convention qui réglera les rapports d'intérêts entre les deux époux ?

POULSOM.

Parlez de ça avec Jolimont, moi je vais chercher ma nièce et lui dire qu'on n'attend plus qu'elle.

SCÈNE VII

PAUL, PIVOTEAU, puis VAL-PLUCHET.

PIVOTEAU.

Quel genre de contrat adoptez-vous ?

PAUL.

Ça m'est égal !

PIVOTEAU.

Cela prouve du désintéressement, exemple bien rare par le temps qui court... je comprends cela... voulez-vous, pour ne pas perdre de temps, me donner bien exactement vos noms et prénom, ainsi que ceux de madame Harrisson?

PAUL.

Combien voulez-vous pour vous en aller?

PIVOTEAU.

Mais le contrat?

PAUL.

C'est pour cinq heures.

PIVOTEAU.

J'attendrai.

PAUL.

Vous ne pouvez pas attendre ici!

PIVOTEAU.

Pourquoi?

PAUL, à part.

Ah! ça c'est le notaire de Nessus. (Haut.) Dites-moi, d'où êtes-vous?

PIVOTEAU.

De Montélimar.

PAUL.

Vous connaissez le Code?

PIVOTAAU.

Cette question!

PAUL.

Eh bien! qu'est-ce qu'on me ferait si j'étranglais un notaire de Montélimar?

PIVOTEAU.

Ah ça!... il est fou, je vais porter plainte. (Il cherche son parapluie.) Où est mon parapluie? On m'a volé mon parapluie!

VAL-PLUCHET, entrant avec le parapluie.

Elle me refuse! (A Paul.) Ah! monsieur, quelle triste nouvelle!...

PIVOTEAU.

Pardon, monsieur, vous avez mon parapluie.

VAL-PLUCHET.

Je ne vous parle pas.

PIVOTEAU.

Mais moi, je vous parle; vous avez mon parapluie!

VAL-PLUCHET.

Voulez-vous me laisser tranquille!

PIVOTEAU, exaspéré.

Vous n'êtes qu'un filou, et je vais porter plainte.

SCÈNE VIII

PAUL, VAL-PLUCHET.

VAL-PLUCHET.

Si c'est oui, avais-je dit à M. Poulsom vous m'enverrez une rose! Si c'est non, vous m'enverrez un parapluie. Il m'a envoyé un parapluie de notaire, il a le parapluie ironique.

PAUL.

Vous demandez, monsieur?

VAL-PLUCHET.

Je demande une fin prochaine.

PAUL.

Ce n'est pas ici, monsieur.

VAL-PLUCHET.

Je vous jure que je l'aurais rendue heureuse.

PAUL.

Écoutez-moi, monsieur...

SCÈNE IX

LES MÊMES, BALIGAN

BALIGAN, *à part.*

Impossible de l'enfermer... la clef était en dedans.

VAL-PLUCHET, *à Paul.*

Vous dites, monsieur?...

PAUL.

Tout à l'heure, ma tante est souffrante. Revenez à cinq heures.

VAL-PLUCHET.

Bien, monsieur, je reviendrai.

Il sort au fond.

PAUL.

Eh bien !

BALIGAN

Impossible de l'enfermer. La clef était en dedans.

PAUL.

Alors?

BALIGAN.

Elle va venir.

PAUL.

Eloignez-la.

BALIGAN.

Comment?

PAUL.

Je ne sais pas.

BALIGAN.

Il n'y a qu'un moyen.

PAUL.

Employez-le. Je vais garder ma femme et ma belle-mère.

BALIGAN.

Et moi qui viens à Royat pour m'amuser !

SCÈNE X

DITH, BALIGAN.

EDITH.

On ne peut donc pas faire un pas sans vous rencontrer ?

BALIGAN.

Madame, je voudrais vous entretenir...

EDITH.

Toujours des impertinences !

BALIGAN.

Vous entretenir de choses graves, mais pas ici, je vous en prie.

EDITH.

Où est Paul?

BALIGAN.

Il est couché.

EDITH.

Je vais le voir.

BALIGAN.

C'est impossible.

EDITH.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BALIGAN.

Ecoutez-moi, madame, vous avez devant vous un honnête homme.

EDITH, regardant autour d'elle.

Où donc ?

BALIGAN.

Par ici. L'heure de la réhabilitation va sonner pour moi, (On entend sonner trois heures.) l'entendez-vous ? Elle sonne. Jolimont ne peut pas vous épouser pour une raison simple et légale : c est qu'il est déjà marié.

EDITH.

Marié!... Mais, monsieur, votre Jolimont est un misérable qui m'a gravement compromise et qui paiera cher sa conduite.

BALIGAN.

Jolimont n'est pas aussi coupable que vous le croyez, madame. Toutes les fois qu'un Français isolé se trouve en présence d'une dame seule, il essaie de faire de ces deux isolements une affection provisoire.

EDITH.

Il y a des femmes pour ça, monsieur !

BALIGAN.

Oui, madame.

EDITH.

Et l'on doit respecter les autres !

BALIGAN.

C'est mon avis. Il y en a trop peu pour qu'on n'ait pas pour elles la plus respectueuse admiration.

EDITH.

Merci, monsieur Baligan.

BALIGAN.

Ça se voit vite, allez, lorsqu'on a affaire à une honnête femme. Tenez, à Dijon, j'ai été amoureux de la

femme d'un conseiller municipal, une blonde, très forte pianiste. Elle jouait de l'Audran dans la perfection. J'allai lui rendre visite, un jeudi. L'escalier était rempli d'harmonie. Elle jouait : « J'aime bien mes dindons ! » ces accents me grisèrent et j'entrai dans le salon en m'écriant : Madame, je vous aime ! A ces mots, elle devint verte. Elle me jeta la partition à la tête — elle était reliée ! et elle appela son domestique, qui me fit descendre l'escalier plus vite que je ne l'avais monté et avec un accompagnement qui n'était pas d'Audran. Je ne l'ai plus revue. — Voilà ce que j'appelle une honnête femme... (A part.) J'ai fait voter contre son mari aux dernières élections.

EDITH.

Qui va vouloir de moi après un semblable affront !

BALIGAN.

Qui ? moi, madame.

EDITH.

Cette blessure sera lente à se fermer.

BALIGAN.

Si je peux contribuer à la fermeture ?...

EDITH.

Mon cœur est brisé !

BALIGAN.

Voulez-vous m'épouser ?

EDITH.

Je vous demande du temps, mon ami.

BALIGAN.

Pas trop... J'ai quarante ans très passés.

EDITH.

Sept ou huit jours. Il faut bien que j'oublie. Veuillez dire de ma part à M. Jolimont qu'il aura à rendre compte de sa conduite à mon oncle Poulsom.

BALIGAN.

Je ferai la commission.

EDITH.

Au revoir, mon ami ! Je crois que je vous aimerai bien !

BALIGAN.

Edith ! votre regard me rend fou ! Tenez, il me semble que votre regard joue de l'Audran. « J'aime bien mes dindons ! »

EDITH, à part.

Il y a de ça ! (Haut.) A bientôt, mon ami ! (A part.) Faute de grives...

Elle sort.

SCÈNE XI

PAUL, BALIGAN.

PAUL.

Elle est partie ?... Ah ! mon cher Baligan !

BALIGAN, très grave.

Monsieur, vous avez compromis la noble créature qui va devenir ma femme. Si son oncle succombe pour sa défense, je le vengerai !

PAUL.

Mais, puisqu'il était convenu...

BALIGAN.

Edith m'aime, et je ne puis plus voir désormais en vous que l'odieuse araignée qui a voulu prendre dans sa toile une pauvre mouche.

PAUL, à part.

Une fine mouche !

BALIGAN.

Tout est fini entre nous, monsieur Jolimont. Je vais vous envoyer son oncle... (De la porte.) A vingt-cinq pas sans toucher le nègre, mais en touchant le blanc !

Il sort.

PAUL.

Ah! Il est trop bête

SCÈNE XII

PAUL, PIVOTEAU, MAGLOIRE.

PAUL, anéanti.

Je vais prendre un landau et nous irons tout droit devant nous le plus loin possible.

PIVOTEAU, entrant avec Magloire.

Oui, monsieur, on m'a volé mon parapluie... un parapluie marron, ici même. Et monsieur a voulu m'assassiner...

MAGLOIRE.

Où est le parapluie de mon collègue ?

PAUL.

Je ne sais pas.

PIVOTEAU.

Il doit être caché quelque part ?

PAUL.

Cherchez-le ! Magloire, un landau, vite...

PIVOTEAU.

Il veut fuir !.. Empêchez-le de fuir...

Il marche à lui.

PAUL, le repoussant.

Il est fou ce notaire...

Il sort à droite.

PIVOTEAU.

Je déclare la maison responsable !... Vous ne devez pas recevoir ici, des filous et des assassins !

MAGLOIRE.

Ecrivez une lettre dans laquelle vous expliquerez vos griefs.

Il sort.

PIVOTEAU.

Oui, la boîte dans le vestibule... On fait la levée tous les mois. Je la connais.

SCÈNE XIII

PIVOTEAU, POULSOM, puis MADAME LOBARDET, puis VAL-PLUCHET.

POULSOM, entrant du fond.

Edith doit être ici ! (A Pivoteau.) Eh bien, ce contrat ? Le contrat est-il prêt ?

PIVOTEAU.

Je demande mon parapluie !

POULSOM.

Je vous demande le contrat, je ne vous demande pas de parapluie.

PIVOTEAU.

C'est moi qui demande mon parapluie.

MADAME LOBARDET, entrant.

J'allais vous faire mes adieux, monsieur Poulsom, et embrasser mon neveu. Où est-il mon neveu ?

POULSOM.

Je croyais le trouver ici !

PIVOTEAU.

Madame, on m'a volé mon parapluie!

POULSOM.

Voulez-vous vous taire? Si vous voulez bien, nous allons signer le contrat.

MADAME LOBARDET.

Ici, mais nous allons partir dans un instant.

POULSOM

Jolimont reste?

MADAME LOBARDET.

Non, il nous accompagne à Pougues... mais vous n'avez pas besoin de Paul pour le contrat?

VAL-PLUCHET, entrant.

On m'a dit de revenir. M. Jolimont, s'il vous plaît?

POULSOM.

Nous l'attendons. (A madame Lobardet.) Voici le malheureux jeune homme que madame Dupont a désespéré par son refus.

MADAME LOBARDET.

Quel refus?

POULSOM.

De l'épouser!

MADAME LOBARDET.

Ah! c'est bien malheureux! Croyez, monsieur, que si j'avais quelque influence sur cette dame..

VAL-PLUCHET.

Qui pourrait en avoir plus que vous, madame?

MADAME LOBARDET.

Mais je ne la connais pas!

POULSOM.

Vous ne connaissez pas votre fille?

MADAME LOBARDET.

Ma fille ?

POULSOM.

Dame !

MADAME LOBARDET.

Je n'ai pas d'autre fille que Louise !

POULSOM.

Louise Dupont ?

MADAME LOBARDET.

Non, Louise Jolimont.

POULSOM.

Quel Jolimont ?

MADAME LOBARDET.

Mon gendre !

POULSOM

Paul ?

MADAME LOBARDET.

Eh oui, Paul !

POULSOM.

Paul est votre neveu ?

MADAME LOBARDET.

C'est aussi mon gendre !

POULSOM.

Comment serait-il votre gendre puisqu'il va épouser ma nièce ?

MADAME LOBARDET.

C'est mon neveu qui va épouser votre nièce.

POULSOM.

Quel neveu, puisque vous dites qu'il est votre gendre !

MADAME LOBARDET.

Mon neveu n'est pas mon gendre!

PIVOTEAU.

Où l'avez-vous caché?

MADAME LOBARDET.

Mon gendre?

PIVOTEAU.

Non, mon parapluie!

VAL-PLUCHET.

Ah! Il faut le tuer celui-là!

PIVOTEAU.

Mais que fait donc la gendarmerie dans ce pays-ci?

Il sort.

VAL-PLUCHET.

Ah ça! monsieur, pourquoi m'avez-vous dit que madame Dupont était veuve?

POULSOM.

C'est Baligan qui me l'a dit.

MADAME LOBARDET.

Le docteur?

POULSOM.

Il n'est pas docteur.

MADAME LOBARDET.

Comment il n'est pas docteur et il a osé m'ausculter?

POULSOM.

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

MADAME LOBARDET.

Ah ça! pourquoi Paul m'a-t-il dit que Lucien épouserait madame Harrisson?

POULSOM.

Quel Lucien?

MADAME LOBARDET.

Mon neveu, celui qui doit épouser Edith !

POULSOM.

Nous ne connaissons pas de Lucien !

MADAME LOBARDET.

Jamais vous ne me ferez croire que Paul a demandé la main de votre nièce !

SCÈNE XIV

Les Mêmes, PAUL.

PAUL, entrant de droite.

Vais-je arriver à temps ?

MADAME LOBARDET.

Paul ! Nous allons donc savoir...

POULSOM.

Monsieur, vingt téméraires ont payé de leur vie un regard !

VAL-PLUCHET.

Mais sapristi, pourquoi me dites-vous que votre cousine est veuve ?

POULSOM.

Mais laissez-nous donc donc tranquille, vous; on ne vous a pas pris l'honneur ! Vous avez compromis ma nièce aux yeux de toute une population balnéaire, c'est-à-dire flottante... je vous tuerai !...

PAUL.

Je me tiens à vos ordres, monsieur.

POULSOM, radouci.

Nous en recauserons !

MADAME LOBARDET.

Oui ou non : as tu demandé la main de madam Harrisson ?

PAUL.

Non, ma tante !

POULSOM.

C'est un démenti ?

PAUL.

Oui !

POULSOM, radouci.

Bien !

PAUL.

C'est vous qui m'avez imposé votre nièce, l'américaine forcée...

POULSOM.

Vous m'insultez !

PAUL.

Je vous prie de ne pas élever la voix, car si ma femme apprenait la moindre des choses par votre faute, je vous tuerais sans pitié...

Baligan entre.

POULSOM.

Très bien !... expliquons-nous tranquillement... L'honneur de ma nièce...

SCENE XV

LES MÊMES, BALIGAN.

BALIGAN.

Ne parlons pas des absents, je vous prie...

POULSOM.

Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? L'honneur de ma nièce...

BALIGAN.

L'honneur de votre nièce !... Pas de chimère, je vous prie.

POULSOM.

Monsieur, tout votre sang pour une semblable insulte !

BALIGAN.

Avec le plus grand plaisir !

POULSOM.

Nous en recauserons...

BALIGAN.

J'étais amoureux de votre nièce, moi, aussi.. Je lui ai même demandé sa main...

POULSOM.

A la bonne heure !

BALIGAN.

Seulement j'ai télégraphié à un de mes amis qui a été à la préfecture de police ! La prudence est mère de la sûreté : voici sa réponse ; (Montrant un télégramme.) « Baligan, hôtel Europe. Royat. Veuve Harrisson rôtisseuse !... »

TOUS

Rôtisseuse ?...

BALIGAN.

Rôtisseuse de balais !

POULSOM.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

VAL-PLUCHET.

Ça veut dire qu'elle a cascadé !

BALIGAN.

« On l'a surnommée à Paris : Le Niagara ! »

TOUS.

Le Niagara ?

POULSOM.

Le Niagara ! Pourquoi ?

BALIGAN.

A cause de ses chutes.

VAL-PLUCHET.

C'est la veuve aux Camélias !

BALIGAN.

Ce n'est pas fini ! « A cherché longtemps un imbécile
» pour l'épouser. L'a pas trouvé à Paris. Chercher
» maintenant son imbécile en province. Tiens-toi sur tes
» gardes ; « Amitiés : Théodore Vercorail. ».

POULSOM

Alors vous n'épousez pas ?

BALIGAN.

Je te crois !

POULSOM, à part.

C'est insensé ! Tout le monde lui prend l'honneur et personne ne veut le lui rendre !

BALIGAN.

Je me tiens à vos ordres.

POULSOM.

J'ai des cheveux blancs, monsieur !

BALIGAN.

Ça ne se voit pas.

POULSOM.

C'est que je me teins !

BALIGAN.

Hé bien! allez chercher votre imbécile ailleurs!

POULSOM.

C'est ce qu'il y a de plus simple! (A part.) Le monde est grand, nous trouverons.

Il sort.

BALIGAN.

C'est un *traqueur* de l'Arkansas!

PAUL.

Ce n'est donc pas un Peau-Rouge?

BALIGAN.

Non, c'est un pot de crème...

VAL-PLUCHET.

Qui a tourné...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, moins POULSOM, LOUISE.

LOUISE.

Me voilà prête à partir.

MADAME LOBARDET, bas

Messieurs, pas un mot devant ma fille.

LOUISE.

Lucien est-il venu?

MADAME LOBARDET, bas.

Son mariage est rompu, mon enfant.

LOUISE.

Pourquoi?

BALIGAN.

Il ne pouvait pas épouser le Niagar

LOUISE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

BALIGAN.

Ça veut dire que madame Harrisson a rôti des balais.

LOUISE.

Je ne comprends pas.

MADAME LOBARDET.

Enfin... elle a eu des amants !

LOUISE.

Quelle horreur !...

MADAME LOBARDET, bas à Paul.

Je te pardonne, scélérat, parce tu la rends heureuse onze mois par an et c'est beaucoup !

PAUL, bas.

Oh ! ma tante, je vous jure qu'à l'avenir...

MADAME LOBARDET.

Ne jure pas, c'est pas vrai !

LOUISE.

Vous savez que nous allons manquer le train !

PAUL.

Du tout.... nous restons ici !

LOUISE.

Nous n'allons donc pas à Pougues pour maman ?

PAUL.

Le docteur, après réflexion, pense qu'il lui faut Royat !

BALIGAN

Parfaitement !

MADAME LOBARDET.

Taisez-vous, vous !

LOUISE, bas à Paul.

As-tu bien confiance dans ce docteur-là ?

PAUL.

En Baligan ? La confiance la plus absolue ! Il n'a jamais tué personne, et aujourd'hui même, il a sauvé quelqu'un.

Il lui donne la main.

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat